8ième Année PRINCE-ALBERT, SASK., MERCREDI 2 OCTOBRE 1918. No 30

Administration et Rédaction :
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask., Téléphone 2964

Abonnement :
Un an, Canada - $1.50
Un an, Étranger - $2.00

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., Directeur



Le seul journal français de la Saskatchewan

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest

Paraissant tous les mercredis

NOTRE FOI! NOTRE LANGUE!

Le traitement des étrangers

Les dépêches nous ont apporté ces jours derniers la substance d'un arrêté en conseil qui inaugure une politique fort sévère à l'endroit des Canadiens originaires de pays ennemis.

Il ne leur sera plus permis désormais, jusqu'à la fin de la guerre, de publier de journaux, de livres, de brochures ou de périodiques rédigés dans leur propre langue sans une autorisation expresse du Secrétaire d'Etat, ni d'en recevoir de l'extérieur, exception faite pour les livres religieux et scientifiques.

On annonce en même temps la suppression de treize sociétés à tendances plus ou moins révolutionnaires, socialistes ou anarchistes. Toute réunion en langue des pays ennemis est aussi défendue, sauf les réunions de caractère religieux.

L'Ouest, plus que toute autre partie du Canada, se trouve affecté par ce nouveau décret qui arrive par surprise et ne peut que créer une impression pénible.

A en juger de loin on pourrait croire que les éléments étrangers sont devenus généralemnt turbulents et que cette mesure de rigueur est prise pour étouffer quelque révolution naissante.

Pourtant rien n'est plus loin de la réalité. Il faut rendre cette justice à nos concitoyens de langues étrangères, Allemands, Autrichiens, Ruthènes ou autres, qu'ils se sont comportés d'une façon très loyale depuis le début de la guerre. Nulle part il n'y a eu de complots ou de soulèvement contre leur pays d'adoption. C'est à peine si les tribunaux ont eu à juger çà et là de quelques cas de langage un peu violent ou à tendance séditieuse, et presque chaque fois l'accusation n'a pu apporter de preuves suffisantes.

Ces populations, dont les liens du sang et de la nationalité neutralisaient tout au moins les sympathies pour la cause des Alliés, ont eu le mérite de faire taire leurs sentiments continuellement froissés par les horreurs de la guerre, et elles sont restées parfaitement paisibles. Que pouvait-on leur demander de plus? Dans l'ensemble, elles ont même, si on peut dire, fait plus que leur devoir. On les a vues contribuer largement aux œuvres de guerre en faveur des Alliés et, chose étonnante, elles ont fourni un nombre considérable de soldats volontaires à nos armées.

Si l'on recherche la vraie cause de cette attitude remarquable, on trouvera qu'il faut l'attribuer surtout au bon traitement dont furent favorisées toutes les populations d'origine étrangère au Canada à venir jusqu'à ces derniers temps. Ces gens aimaient leur nouveau pays d'adoption parce qu'ils y trouvaient la liberté.

Si depuis vingt-cinq ans le Canada, sous l'empire de financiers rapaces et de politiciens sans principes, a poursuivi une politique parfaitement insensée d'immigration à outrance qui a jeté pêle-mêle dans les grandes plaines de l'Ouest toutes les nationalités de l'Europe sans se préoccuper autrement de l'avenir, le Canada aura eu du moins à se féliciter d'avoir suivi jusqu'à l'an dernier les meilleures traditions britanniques en ce qui concerne le traitement des étrangers.

Nous disons jusqu'à l'an dernier, car nos dernières élections générales marquent une orientation toute différente et inaugurent une époque néfaste dans notre histoire. L'expédient politique qui enleva le droit de vote à toute une classe de citoyens et l'appel passionné aux pires préjugés de religion et de race qui aveugla les masses ignorantes a causé un tort incalculable à notre pays. Ce qui subsistait chez nous de vraies traditions britanniques a sombré dans cette tourmente et l'on ne nous fera jamais croire, à nous qui sommes les plus britanniques et les plus canadiens dans ce pays, que ce fut un bien d'aller combattre là-bas le prussianisme pour le laisser s'implanter ici.

Pas plus ici qu'en Europe nous ne voulons du prussianisme. Nous l'avons en sincère horreur, soit qu'il parle allemand, anglais, français ou toute autre langue, car il est bien évident que c'est lui l'ennemi né et irréconciliable de toute civilisation chrétienne.

* * *

On a supprimé quelques associations bolshevistes, anarchistes et révolutionnaires qui ne comptent en somme que peu d'adhérents. En ceci le gouvernement a bien fait. Il faut que le pays se défende contre les bandits, les traîtres et les séditeux. Il faut de la police dans une nation comme dans une ville et la force est toujours à sa place lorsqu'elle est au service de l'ordre et de la protection nationale.

Nous devons ajouter qu'il est une autre secte, bien plus puissante et plus dangereuse, qu'il eût fallu mettre en tête de la liste de proscription pour assurer la paix du pays. Nos gouvernants les plus intelligents le savent aussi bien que tout autre, et nous eussions applaudi leur geste s'ils avaient eu ce courage: supprimer la secte foncièrement prussienne des orangistes. Ce sont les orangistes qui, lorsque la guerre éclata, avaient commencé une révolution en Angleterre avec des armes importées d'Allemagne et qui depuis n'ont cessé de travailler chez nous pour le compte de l'Allemagne en semant la haine et la division dans notre pays. Le devoir de tout homme qui aime son pays est de dénoncer et de combattre les séditeux et les traîtres. S'il y en a parmi les populations de langue étrangère, il est important qu'on y mette bon ordre, mais il ne faut pas oublier non plus que les plus dangereux parmi les ennemis jurés de la patrie ce sont ceux qui se cachent sous le masque du loyalisme hypocrite.

A.-F. Auclair, O.M.I.

SIMPLES NOTES

On nous informe qu'un voyageur parcourt nos campagnes, offrant en vente des livres religieux qu'un certain nombre ne nos compatriotes achètent sans méfiance. Or il sagit naturellement de livres renfermant des doctrines condamnées par l'Eglise et qu'un catholique ne peut garder en sa possession. En garde contre ces colporteurs qui cherchent à semer l'erreur et le doute au sein de nos populations franco-canadiennes.

* * *

En faisant ses adieux à la colonie française et à la population canadienne-française de Montréal, M. C. E. Bonin, l'ancien consul général de France, a dit: "Les Canadiens français représentent le plus fort élément homogène de langue française qu'il y ait hors de la France; et Montréal,—bien que nombre de gens l'ignorent,—est la quatrième ville française du monde, après Paris Marseille et Lyon".

Voilà un nouveau témoignage que feraient bien de méditer bon nombre de gens qui s'imaginent que le français est une langue inexistante au Canada.

* * *

Le Star *admettait, ces jours-ci, que la population de la Saskatchewan, tout en étant fermement déterminée à avoir des écoles anglaises, semble inclinée à accorder quelques "privilèges spéciaux" au français. Mais, naturellement, pas de bilinguisme sous quelque forme que ce soit!*

* * *

La province de Québec a elle aussi sa question scolaire. Une campagne insidieuse se poursuit dans les milieux radicaux, avec l'appui de la franc-maçonnerie et du protestantisme, pour établir l'Ecole d'Etat et la fréquentation scolaire obligatoire. Les journaux catholiques ayant unanimement donné l'éveil, il y a tout lieu de croire que la saine opinion publique ne se laissera pas tromper. C'eût été peut-être bien différent si nous n'avions pas maintenant dans la vieille province une presse catholique, puissante et écoutée. La presse catholique est la sauvegarde du peuple.

* * *

Le clergé du diocèse de Rimouski a fourni la somme de douze mille piastres pour fonder une bourse destinée à favoriser l'envoi aux universités européennes d'un plus grand nombre de jeunes prêtres qui se destinent au professorat dans le séminaire diocésain. Cette bourse fut remise à Mgr Blais pour son cadeau de nocés d'argent épiscopales. C'est une nouvelle preuve de l'intérêt que porte notre clergé canadien au progrès de l'enseignement.

* * *

Citant le rapport financier, publié dans le numéro de septembre 1918 *du* Columbiad, *organe officiel des Knights fo Columbus, le* Droit *fait remarquer que cette société, dont les membres sont au nombre de 416,255 et dont les recettes totales du 1er juillet 1917 au 30 juin 1918, s'élèvent à $17,603,574.47, n'a contribué au "Denier de Saint-Pierre", pour le Pape, que la somme dérisoire de* $35.50

* * *

"Substituer l'internationalisme au nationalisme, dit Théodore Roosevelt, c'est abolir le patriotisme. C'est aussi vicieux, aussi profondément démoralisant que de substituer à l'attachement fidèle envers sa propre famille un dévouement équivoque à tout le monde".

* * *

Mgr Debout, descendant d'un frère de Jeanne d'Arc et historien de la Bienheureuse, entrevoit la canonisation prochaine de la grande libératrice nationale. Quelle joie ce sera pour toute la race française au lendemain de la victoire! Et aussi la canonisation de la Bienheureuse Marguerite-Marie, une autre Sainte de France qui fut la confidente du Sacré-Coeur, ne marquera-t-elle pas l'inauguration de son règne triomphal sur notre ancienne mère-patrie et sur le monde!

Une mission en France pour expliquer l'attitude canadienne

Il semble confirmé d'après l'opinion de certains hommes publics que le gouvernement provincial de Québec étudie en ce moment, à la suggestion de plusieurs personnages importants, la question d'envoyer en France et aux Etats-Unis une mission "pour expliquer l'attitude de la province de Québec dans la guerre et la réhabiliter aux yeux de ceux qui se sont laissés tromper par les calomnies que l'on a répandues sur son compte." Cette mission comprendrait les principaux hommes publics de la province.

Sir Lomer Gouin lui-même en ferait partie comme chef, et elle comprendrait en outre M. A. Turgeon, le sénateur Dandurand, le sénateur Belcourt, M. Thomas Chapais, le Dr Béland et quelques autres, au nombre d'une dizaine environ.

Plus de journaux en langue ennemie

Le gouvernement a pris des mesures énergiques pour réprimer toute agitation ennemie au Canada. Treize organisations, toutes d'un caractère révolutionnaire et bolshevik, ont été déclarées illégales. De plus, aucun journal, tract, brochurette, livre ou publication d'aucune sorte ne pourra paraître en langue ennemie d'ici la fin de la guerre.

L'importation des publications du même genre est également prohibée, mais exception est faite pour les travaux d'un caractère religieux ou scientifique ne contenant aucune matière répréhensible.

Le prix du papier à journal

Le nouveau prix fixé par le contrôleur du papier pour le papier à journal manufacturé à Fort Frances, pour les journaux de l'Ouest, est $73 la tonne.

Le contrôleur émettra prochainement de nouveaux règlements pour la conservation du papier à journal. On n'autorisera la fondation d'aucun nouveau journal pendant la durée de la guerre.

Plusieurs villes canadiennes vont se trouver sans journaux quotidiens, si certains manufacturiers exécutent leur menace de cesser d'approvisionner leurs clients.

Le professeur A. J. de Bray est chargé d'un bureau officiel d'informations belges pour le Canada. Ce bureau est situé à Montréal, 32 avenue Sussex.

M. L. J. Côté secrétaire-provincial de l'Alberta

L'honorable Wilfrid Gariépy qui, après avoir été ministre des Affaires Municipales dans le Cabinet de l'Alberta, était devenu secrétaire provincial à la suite des récents changements ministériels, a démissionné pour des raisons d'affaires, paraît-il. Il a été remplacé par M. J.L. Côté, député de Grouard, qui a été assermenté jeudi matin. M. Côté est natif des Eboulements, province de Québec. Il y a une quinzaine d'années qu'il est établi dans l'Alberta, et depuis six ou sept ans, il représente le comté de Grouard dans la législature de cette province.

La question des semences

La commission d'achat des semences du Dominion va faire immédiatement une enquête pour connaître la quantité exacte de blé, d'avoine, d'orge et de seigle requise par chaque municipalité pour les semences.

On a arrêté à Toronto un homme extrêmement dangereux, Constantin Goshuik, secrétaire du parti socialiste révolutionnaire des Bolsheviki. Il a été condamné à $1000 d'amende et à trois ans de pénitencier, simplement à cause des brochures et des procès verbaux saisis aux réunions de sa société.

Samuel Gompers, président de la Fédération du Travail américain, est arrivé en France. Il a assisté à une réception donnée par le maréchal Joffre, M. Pichon, ministre des Affaires étrangères, et le président Poincaré; samedi dernier, il a visité le front américain.

Le journal "La Liberté" de Fribourg (Suisse), du 8 août 1918, publie, d'après la presse italienne, une statistique établissant que plus de 2000 Capucins sont mobilisés dans les armées alliées.

En Belgique, y est-il dit, 48 Capucins sont mobilisés comme aumôniers, brancardiers et infirmiers, dont une quinzaine ont été cités à l'ordre du jour. Plusieurs Belges se trouvent également parmi les 40 Capucins affectés au service religieux des troupes des Indes anglaises.

Le prochain emprunt de la Victoire aux Etats-Unis vise à atteindre un minimum de six millards. Le Kaiser doit s'apercevoir que les Américains sont décidés à aller jusqu'au bout.

La Bulgarie va-t-elle faire la paix?

Les hostilites sont suspendues

Le 27 septembre, le général Franchet d'Esperey, commandant en chef des armées alliées en Macédoine, télégraphiait au gouvernement français qu'un haut officier bulgare s'était présenté devant lui au nom du généralisime de l'armée bulgare, demandant une suspension d'armes de quarante-huit heures, afin de permettre l'arrivée de deux délégués autorisés du gouvernement bulgare. Ces deux délégués étaient le ministre des finances et le commandant de la seconde armée bulgare. Ils avaient l'assentiment du roi Ferdinand pour arrêter les conditions de l'armistice et ensuite les termes de paix.

La première nouvelle de cette offre de paix a été connue par une dépêche de Berlin. On prétendait qu'elle était l'œuvre uniquement du premier ministre, que celui-ci n'avait l'appui ni du roi ni d'aucun membre du cabinet. Les journaux allemands demandaient le renvoi immédiat du ministre et sa mise en accusation pour crime de haute trahison.

En réalité, l'offre de paix a été décidée à la suite d'une réunion à laquelle assistaient tous les ministres et tous les chefs politiques.

La loi martiale a été proclamée à Sofia, il y a quelques temps, à la suite de manifestations anti-allemandes et de démonstrations populaires devant le palais royal.

Le premier ministre de Serbie met les Alliés en garde contre cette offre de paix. Il veut y voir un piège qui doit permettre aux Bulgares de recevoir des renforts.

La publication de la requête d'armistice dans les journaux de Berlin a causé une véritable panique à la Bourse.

La réponse des Alliés a été que les opérations militaires ne peuvent être suspendues. Quand à la question de la paix, il a été clairement signifié au gouvernement de Sofia qu'elle entraîne une rupture complète avec la Turquie, l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, la démobilisation de l'armée bulgare et l'évacuation de tout le territoire par elle occupé. Ces conditions devaient être regardées comme finales.

Lundi, une convention a été signée par laquelle les hostilités ont pris fin à midi. La Bulgarie abandonne le contrôle complet de ses chemins de fer. Elle a accepté tous les termes imposés par les Alliés. On suppose que c'est le premier pas vers la défection bulgare.

Les cinq batailles de Foch

Le généralissime poursuit simultanément avec succès cinq batailles très importantes qui peuvent amener un résultat décisif

Mercredi 25 septembre

L'ennemi fuit en Orient

En Macédoine, la situation des Bulgares et des Allemands devient chaque jour plus critique à mesure que les forces alliées maintiennent fermement les positions qu'elles leur ont enlevées. En Palestine, sur les deux rives du Jourdain, les dernières opérations des troupes anglaises appuyées des troupes arabes amies de l'Entente font entrevoir la destruction complète ou la capture des troupes ottomanes qui opèrent dans ce pays lointain.

Sur tout le long du front de 100 milles en Macédoine, de la région au nord de Monastir jusqu'au lac Doiran, les armées de l'Entente ont de nouveau avancé, chassant devant elles les troupes démoralisées des Bulgares et des Allemands, dont les renforts n'ont pu renforcer la ligne et offrir une certaine résistance au flot envahisseur.

En Palestine, les troupes anglaises, opérant sur la côte, ont pris les deux importantes villes de Haïfa et d'Acre, tandis qu'à l'est du Jourdain, les Turcs sont partout en retraite, rudement talonnés par les Anglais et les sujets du roi arabe de l'Hedjaz qui combat aux côtés des Anglais.

Devant Saint-Quentin

Aux dernières nouvelles, Saint-Quentin est presque entièrement encerclé et au nord, les Tommies ont de nouveau entamé la forte ligne ennemie qui protège Cambrai.

A l'ouest de St-Quentin, sur un front de quatre milles, s'étendant au sud de la rivière Oignon, les troupes anglaises ont sensiblement avancé leur front, malgré la résistance désespérée de l'ennemi et elles ont capturé près de 800 prisonniers. Une rude bataille est en cours à Selency, un village situé à peine à 2 milles de la banlieue ouest de St Quentin. Autour d'Epehy et plus au nord, dans le secteur de Cambrai, les positions anglaises en face de la ligne Hindenburg ont été attaquées. Dans les Flandres, les Anglais ont repris une partie de leur ancien système de tranchées au sud d'Ypres.

Jeudi 26 septembre

Nouvelle offensive en Champagne

Ce matin, à 5 heures, les troupes françaises se sont portées à l'attaque, sur le front de Champagne, avec l'armée américaine opérant plus à l'est.

L'attaque franco-américaine en Champagne est la première ruée tentée par les Alliés dans ce secteur, depuis que le maréchal Foch a pris le commandement en juillet.. Elle est la suite logique du succès que les Alliés ont remporté en Picardie, en refoulant l'ennemi jusqu'à la ligne Hindenburg, d'Arras à Laon. Une poussée au nord, en Champagne, menace les lignes de communication en arrière du système de défense Hindenburg, où les Allemands s'efforcent de contenir les troupes anglo-françaises. La longueur du front d'attaque n'est pas révélée, mais il est probable qu'elle s'étend sur une bonne partie de la distance entre Reims et Verdun, et probablement au delà.

Le front de Champagne est le point où, logiquement, les Alliés peuvent tenter de saper la ligne Hindenburg. Sur une bonne distance à l'est de Reims, le terrain est assez uni et une avance prendrait en flanc Laon et peut-être St Quentin. Chose plus importante, encore, une pareille progression couperait les lignes de communication, à l'est de Laon, pivot des retranchements allemands entre Reims et Ypres. Une trouée des Alliés pourrait séparer les troupes allemandes en deux groupes, sur le front occidental.

La Bulgarie envahie

Les Alliés ont envahi le territoire bulgare. La route Philep-Vélès a été coupée à Izvor, isolant la première armée bulgare de sa ligne principale de communication et la plaçant dans une position précaire. Le roi Ferdinand a demandé au général Mackensen, actuellement à Bucharest, de prendre le commandement de ses armées et d'arrêter l'avance des Alliés.

La quatrième armée turque en Palestine est virtuellement encerclée dans la région du Jourdain et sur le point d'être anéantie. Le total des prisonniers s'élève maintenant à 45.000.

Vendredi 27 septembre.

Brillants succès sur un front de 20 milles

L'offensive française commencée hier en Champagne se poursuit avec succès. Sur tout le front d'attaque entre la Suippe et la forêt d'Argonne, les formidables positions allemandes, d'une profondeur de plus de trois milles, ont été brillamment enlevées.

Les Français ont pris la butte du Mesnil, la butte du Souain, la butte du Tahure, les villages de Tahure, Ripont, Rouvroy, Cernay-en-Dormois et Servon-Melzicourt. Les prisonniers se chiffrent jusqu'à présent à 7.000, dont 200 officiers.

Les Alliés font encore 10.000 prisonniers en Bulgarie

Les troupes alliées en Macédoine ont fait 10.000 nouveaux prisonniers et capturé 200 canons. L'offensive se continue avec succès. Les opérations ont été particulièrement favorables les 24 et 25 septembre. Les troupes ont franchi le formidable massif de Belachitza et la frontière de la Bularie. Les Anglais se sont emparés de la ville de Strumnitza.

Samedi 28 septembre

Trois offensives en cours

L'armée du général Gouraud, dans son offensive de Champagne après avoir capturé l'important centre de chemins de fer de Somme-Py, continue d'avancer.

Les troupes anglaises devant Cambrai ont pris Arleux, Fontaine Notre-Dame, Cantaing, Noyelles et Sailly.

Les troupes canadiennes ont passé Havencourt et atteint la route Douai-Cambrai à la tombée de la nuit.

L'armée belge a commencé une attaque au nord d'Ypres. Elle a déjà fait une avance de plus de deux milles et demi à certains points et mille prisonniers ont été comptés. De sérieux combats ont lieu entre Dixmude et Ypres et dans la forêt de Houthulst, au nord d'Ypres.

Lundi 30 septembre

Les cinq batailles de Foch

Le maréchal Foch dirige en ce moment avec succès cinq batailles, fait unique dans l'histoire. Chacune d'elles se déroule de telle façon que chaque armée soutient l'autre et forme une part indispensable de l'effort commun.

Les experts s'accordent à dire que la retraite de l'ennemi sur une ligne plus courte—probablement celle d'Anvers, Bruxelles, Mézières et Metz— est imminente.

On considère que la journée d'hier a marqué le premier pas dans la phase décisive de la guerre. Les Belges sont près de Roulers. Les Anglais, s'avançant au dessus de la Lys, vont tourner Lille. La ligne Siegfried tombe en pièces à deux points vitaux, Cambrai et Saint-Quentin. Le Catelet, le pillier central de la ligne Hindenburg, est tourné. Le général Mangin repousse l'ennemi au nord du Chemin des Dames. Le général Gouraud est aux portes de Charlemagne, sur le chemin de Vonzières. Dans le cours de la semaine dernière, les Alliés ont fait plus de 50.000 prisonniers sur le front ouest.

Les progrès de l'offensive sont mis en évidence par le fait qu'aucun des départements français n'est plus entièrement occupé par l'ennemi.

[illegible] 1er octobre

Lutte désespérée sur un front de 250 milles

Sur un front d'une longueur totale de près de 400 milles, une furieuse bataille est engagée actuellement sur 250 milles.

Les Belges ont continué de progresser hier; ils ont traversé en [illegible] points les routes Zarren-Roulers et Roulers-Mènin; ils sont [illegible] par les Français.

Les troupes françaises en Champagne ont fait une importante avance; elles ont pris Binarvilli et Condé-le-Audry.

Les Français ont fait plus de 13,000 prisonniers entre la Suippe et l'Aronne et capturé 300 canons depuis le 26 septembre.

Comme résultat de l'avance du général Mangin, semedi dernier, tout le plateau de Malmaison et la partie ouest du Chemin des Dames sur environ 1,500 verges sont en possession des Français.

[illegible] de plus en plus menacé par les Anglais, brûle en [illegible] endroits.

-o-

EN MARGE de la GUERRE

[illegible] générale des critiques [illegible] est que le moment décisif approche. C'est au plus tard en 1919, disent-ils, que la victoire [illegible] appartiendra aux Alliés, [illegible] les succès se continuent maintenant sur tous les fronts.

Le premier Canadien français [illegible] la plus haute décoration militaire anglaise, la croix Victoria, depuis le commencement de la guerre, est un soldat tombé depuis quelques semaines en France. [illegible] Keable. Il est de notre race, en dépit de son nom peu commun chez nous. "C'est un de nos compatriotes, un Canadien français de [illegible], autrefois mécanicien à l'emploi de la compagnie John Henderson", écrit au *Soleil* un correspondant de la région de la Matapédia; et, d'après ce qu'on peut deviner Keable était un gars du 22e.

Le fils de l'hon. Rodolphe Lemieux, ancien ministre fédéral, et le fils de M. Albert Préfontaine, chef de l'opposition à la législature manitobaine, sont morts le même jour au champ d'honneur en France, le 28 août. Il y a bien peu de familles canadiennes françaises qui n'aient pas encore été atteintes par la mort de quelques-uns des leurs sur le champ de bataille et pourtant l'on continuera à dire que les Canadiens ne vont pas à la guerre!

Le colonel Tremblay, commandant du 22e bataillon canadien-français, est promu brigadier-général en remplacement du général Ross, de la Colombie Anglaise. Il n'est âgé que de 33 ans et s'est enrôlé en 1914. Ce brave officier canadien, qui est originaire de Chicoutimi, s'est distingué dans plusieurs combats et il a été honoré par la France de la décoration de Chevalier commandeur de la Légion d'honneur.

Le *Journal Officiel* de France déclare que l'Afrique-Nord a donné 340,000 soldats aux troupes noires françaises; le Soudan, le Sénégal, Madagascar et le Tonkin ont ajouté 250,000 hommes aux effectifs des colonies françaises. Cela fait tout près de 700,000 soldats. A part cela, les Antilles françaises ont donné un contingent de 30,000 hommes et, au surplus, les colonies de la France lui ont fourni près de 250,000 manoeuvres, ouvriers, terrassiers et le reste.

Le baron Burian proclame qu'il n'est nullement découragé par le premier rejet de ses propositions "pacifiantes", chez les puissances de l'Entente; il n'a jamais pensé que les Alliés accepteraient sur le champ ses offres de paix.

Le colonel Roosevelt vient de recevoir un câblogramme lui annonçant que son fils, le major Théodore Roosevelt, a été promu au grade de lieutenant-colonel de son régiment.

Le lieutenant-colonel Roosevelt traversa en France avec les premiers contingents américains; il a été blessé plusieurs fois et ramené à Paris. Il a été décoré pour bravoure au front.

Le Kaiser se trouvait dernièrement à Mannheim quand la ville fut bombardée par des aviateurs anglais. L'empereur et son état-major durent se réfugier en toute hâte dans la cave du palais royal où ils restèrent vingt minutes. Le palais ne fut pas atteint, comme il l'avait été lors d'un raid précédent, mais des bombes tombèrent dans le voisinage.

On répond au "Star"

Le *Star* du 25 septembre publiait la lettre suivante, en réponse à son fameux article dans lequel il demandait la suppression des journaux non anglais dans la province:

Editor, Daily Star.

Sir:—In your issue of the 16th inst. appeared an editorial under the heading "Eliminating the Foreign Language Press." As the title indicates you aim at the suppression, outside of Quebec, of all publications in any language other than English.

There are, you say, two more such papers remaining in this province, one Ruthenian and the other a French Canadian weekly. Another publication in German having become English lately you could now advocate the suppression of the remaining two, if I understand rightly.

This is a matter open to discussion with a few other thousand questions in the world, and it is not my intention here to challenge your opinion or impose mine on this subject. Having allowed in your paper and others these language questions, there are a few points I would ask you to elucidate.

Among the papers you deem should be eliminated "the sooner the better for the country," you refer to some written in Quebec and elsewhere in "French Canadian." So far I have read papers written in English or in French only; I did not know there was such a thing as the French Canadian language in Canada and I would be very grateful to you if you would name me some of the papers written in that language, as I should think it would be very interesting to make the comparison of that language with the Parisian French of the Canadian papers I have read so far.

Moreover could you tell me if the "French Canadian" language may be called a foreign language here in Canada.

Just one more question. We are told benevolently that The Star is not intolerant of other languages in the provinces outside of Quebec. What it advocates is simply to suppress the teaching of such "other languages" and 'eliminate their press.'

Now this puts me in mind of a little incident of the great war. A Poilu and a Tommy on leave were together visiting the Louvre in Paris. They stopped before a statue deprived of head, arms and legs. "This is the statue of the Victory of Samothrace" says the Poilu to Tommy. After a long pause Tommy exclaimed: "Well, if this is a victory what would it be if it had been a defeat?"

Your readers of the "other languages"—and there are a great number who can read English beside their own language—after perusing such articles as the one referred to in this letter, will naturally ask themselves: If such is the treatment of tolerance, what in the world would be done to us if these good people ever became intolerant?

Yours truly.

J. A. TESSIER

Duck Lake, Sask.

-o-

L'Angleterre achètera nos chevaux

Le ministère de la guerre de la Grande-Bretagne a fait connaître par câblogramme son intention d'acheter tous les chevaux canadiens mis en vente et qui sont propres à la remonte, et que, dans ce but, il est alloué un solde de crédit au gouvernement canadien.

Un groupe d'acheteurs de chevaux de remonte placé sous la direction d'officiers vétérinaires canadiens et récemment de retour du front, est déjà rendu dans l'Ouest en vue d'y affectuer ces achats.

La décision prise par le *War Office* paraît être le résultat des représentations que les éleveurs de chevaux ont faites dernièrement lors de leur visite à Ottawa pour prier le gouvernement d'user de ses bons offices auprès des autorités anglaises afin d'amener ces dernières à faire leurs achats de chevaux au Canada.

-o-

Un monument commémoratif du crime du "Lusitania"

Le *Merchant Service Review*, revue de la marine marchande britannique, propose que le crime atroce du torpillage du *Lusitania* soit commémoré en fixant une bouée de très grande dimension à l'endroit où ce navire fut coulé. Cette énorme bouée serait visible le jour et de nuit à grande distance et porterait très lisiblement le nom du *Lusitania*.

Comment on devient sénateur

M. Ernest Bilodeau, très au courant des dessous parlementaires, nous explique comment M. Turriff, ancien libéral fougueux, s'est laissé amadouer et est devenu mûr pour un siège au Sénat.

"La nomination du nouveau sénateur Turriff est définitivement annoncée, et il n'est pas nécessaire d'être des amis de l'ancien député d'Assiniboia pour en éprouver par sympathie une espèce de soulagement pour lui. Sans l'admettre ouvertement, l'ancien combattant libéral était candidat à ce poste depuis les tout premiers jours d'ébranlement, et de défection dans le camp libéral, pendant la session l'été de 1917. On remarqua d'abord qu'il ne prenait plus une part aussi active aux séances de la Chambre, et l'on commença de s'étonner lorsqu'il y eut deux semaines qu'il n'avait pas invectivé le gouvernement. Car jusque là, nul membre de la gauche n'avait été plus actif à l'attaque ni plus versatile dans l'argumentation. Sur n'importe quelle question, on pouvait toujours compter sur Turriff pour un coup d'épaule —ou le mâchoire— d'une heure au moins. Et l'on se connaissait tellement les uns les autres, à la sixième session du précédent parlement, que la droite ne pouvait plus voir se lever le député d'Assiniboia avec sa chevelure bouclée et son expression hardie, sans laisser entendre à l'avance quelques rires moqueurs. On avait le sentiment que le souci de la vérité intégrale n'allait pas gêner le flot de sa parole. Mais c'est là péché véniel dans un parlement, et la faconde dont jouit le nouveau sénateur lui permettait de faire durer le temps en attendant qu'il eût trouvé une base sérieuse ou du moins plausible à son échafaudage. Mais il avait la qualité d'être toujours prêt et jamais en peine. Il a manqué à la gauche, l'hiver dernier, bien que les nouvelles recrues aient couvert par leur assiduité bien des points faibles dans la muraille. Comme récompense, les spectateurs pouvaient goûter la jouissance malicieuse de voir à la droite de l'orateur quelques-uns des visages autrefois les plus agressifs de la gauche, et celui de M. Turriff n'était pas celui qui faisait naître le moins de remerciements moqueurs"

-o-

A qui le tour?

Le ministre de la Guerre des Etats-Unis raconte l'anecdote suivante qui, assure-t-il, prouve les progrès que fait en Amérique la discipline militaire.

Dans un wagon de chemin de fer, un soldat avait ouvert sa tunique. Un sergent lui enjoignit de la reboutonner. Un officier qui se trouvait dans le même wagon se leva, et dit:

—Sergent, vous avez la pipe à la bouche: ce n'est pas ainsi qu'on donne des ordres. Relisez l'article 174, paragraphe M. Je suis le major Blank.

Ayant ainsi parlé, le major Blank, satisfait de lui-même, se rassit. Mais, alors, une voix pleine d'autorité partit de l'autre bout du wagon:

—Si le major Blank veut bien relire lui-même le paragraphe il verra qu'un officier ne doit jamais réprimander un sergent devant un soldat. Je suis le général Dash.

UNE FEMME EST TORTUREE ?

Elle souffrait beaucoup des cors parce qu'elle portait des chaussures avec des talons hauts. Mais que lui importe maintenant.

Les femmes portent des chaussures avec talons élevés, ce qui leur presse les orteils et les font grandement souffrir. Afin de trouver du soulagement elles taillent leurs cors, sans se rendre compte qu'elles peuvent y introduire l'infection, dit une autorité de Cincinnati.

Vous pourrez enlever vos cors avec vos ongles si vous vous donnez seulement la peine de vous procurer un peu de freezone. La plus petite quantité suffira à enlever tous les cors et les calus les plus durs. Vous en appliquez simplement un peu sur votre cor. Le mal disparaît à l'instant et bientôt le cor ou le calus s'enlève sans douleur.

Ce freezone est une substance gluante qui sèche dans le temps de le dire. Il fait ratatiner le cor sans attaquer la peau autour. Racontez ceci à votre femme.

Les Centres Franco-Canadiens

SERVICE SPECIAL DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

ST. VICTOR DE MULL-RANY, Sask.

Conférence le 8 septembre, à 8 heures du soir. Malgré la température froide et désagréable, nos Canadiens sont venus en grand nombre et ont su prouver par des signes non équivoques qu'ils voulaient faire partie de l'A.C.F.C. et qu'ils reconnaissaient que cette association était de nature à leur rendre d'immenses services à tous les points de vue.

St Victor possède un des meilleurs groupements franco-canadiens que l'on puisse trouver dans la province. Tous sont animés du meilleur esprit et sont d'excellents patriotes. Les terres sont bonnes et il y a encore place pour faire de cette paroisse l'une des plus fortes de la province.

A la suite de la conférence de l'organisateur général, M. l'abbé J. O. Ronx, le dévoué et enthousiaste curé de la paroisse, M. l'abbé Rahard, a servi à ses paroissiens un petit bijou de discours. Il leur a fait un petit résumé des principaux faits et gestes de la race française en Canada.

Tout nous fait espérer que le Cercle local de St Victor, sous l'habile direction de M. l'abbé Rondeau, desservant *pro tempore*, comptera avant longtemps au moins cent membres, bien disposés au travail, et nous en aurons la preuve dans l'organisation qu'ils feront à brève échéance, de leur "Journée des Ecoles".

STORTHOAKS, Sask.

Notre correspondant nous communique la lettre suivante qu'il a reçue d'un jeune compatriote de l'armée canadienne actuellement en Angleterre:

Bowley Camp, Ang. le 25 août 1918

Cher ami,

Je conserve toujours dans ma mémoire un bon souvenir pour vous, et puisque je suis maintenant rendu en Angleterre, je dois vous écrire quelques lignes pour vous donner de mes nouvelles qui sont très bonnes: ma santé ne laisse rien à désirer et j'espère qu'il en est ainsi pour tous mes amis de Storthoaks.

Nous avons pris 22 jours de Régina à faire le voyage: cinq jours en chars et 17 jours en bateau. La traversée fut assez belle puisque nous n'avons pas eu de mauvaises tempêtes. J'étais cependant content de débarquer, car j'étais très fatigué.

C'est assez agréable ici, il y a de belles choses à voir. Ici la nature a de plus beaux paysages que dans nos vastes prairies. Nous ne travaillons pas encore bien fort et je vais souvent me reposer à l'ombre d'un arbre. Là j'oublie tout ce qui m'environne, mon oreille n'entend même plus le chant des oiseaux, car je pense à vous, à mes amis et surtout à mes parents; et je me dis: après tout, la place qui m'a vu grandir est la plus belle. Alors je chante à pleine poitrine, avec quelques-uns de mes amis, "O Canada, mon pays, mes amours", que je chanterai jusqu'à mon retour. La plus grande consolation que je puis avoir maintenant, c'est de me rendre où mon pays me commande d'aller. Je demande au bon Dieu de bien vouloir m'aider à bien remplir ma tâche et de me ramener sain et sauf au milieu de mes parents et amis.

Je crois que quand nous serons rendus à Bramshott, nous travaillerons plus fort que maintenant. Nous devons partir bientôt pour y aller.

Comment est la récolte aux alentours de Storthoaks? J'espère bien qu'elle est belle. La moisson doit être commencée. Les hommes sont-ils bien rares? Ici ils sont nombreux comme des fourmis: on ne voit que des soldats. Comment va votre commerce de bois? Je ne sais si le commerce est bon ici, mais dans tous les cas tout est aussi cher et même plus cher qu'au Canada, surtout les tabacs.

Espérant recevoir de vos nouvelles bientôt, je demeure votre ancien écolier et ami sincère,

Antoine Fournier No. 268482
15ème Régiment Canadien,
Bramshott, Angleterre.

STE. MARTHE, Sask.

Un brave Torontonien— Tous les citoyens de Toronto ne sont pas Orangistes, et, dès lors, ne se nourrissent pas de la fanatique *"Sentinel"*..... Tant mieux pour le Canada!

Ainsi, nous sommes heureux de posséder, au moins pour quelque temps, le brave M. Gignac, directeur de la *"Banque Home of Canada"*, à la station de Welwyn.

Ce monsieur n'a pas honte de parler français; et, catholique, il n'a point de lâche respect humain.

Ainsi, le dimanche, conduisant, en auto, plusieurs amis protestants (qui se sont bien tenus à l'église) il assiste pieusement à la Sainte Messe; et, de sa voix souple et sympathique (quoique un peu chevrotante) il aide d'autant notre chœur de chantres.

Celui-ci se trouve bien fourni et fonctionne en bonne harmonie, sans parler de nos charmantes petites chanteuses toujours fidèles, depuis tantôt deux ans.

WILLOW BUNCH, Sask.

Dimanche 22 septembre, la paroisse de Willow Bunch se réunissait à la Salle Saint-Jean-Baptiste, afin de fêter le retour au milieu de nous de M. l'abbé E. Rondeau, revenant d'un beau voyage dans le Québec.

Un joli programme musical artistement rendu, des déclamations touchantes ou comiques, d'éloquents discours, une très belle adresse: tout contribua à faire de cette fête de famille, une soirée des plus remarquables. Que MM. les organisateurs: MM. Dionne, Noël, Granger, Lapointe, veuillent bien accepter nos félicitations pour le succès de cette fête.

En voilà, d'ailleurs, un pâle résumé:

Ouverture— M. le Dr Godin, vivement applaudi, comme toujours, déplore l'absence du président actif, M. Dionne, malheureusement empêché d'assister à cette fête. M. Godin fait l'éloge de notre président, dont le dévouement est connu et apprécié, et propose ensuite la présidence de la soirée à M. l'abbé Lemieux.

Duo de piano— Par Mlle Lemieux, déjà bonne musicienne et Mlle Lavallée dont l'éloge n'est plus à faire.

L'épave de F. Coppée, déclamée avec une diction parfaite et un geste si expressif qu'on a pour ainsi dire assisté à l'émouvant drame.

Noël sanglant— M. A. Letourneau nous a chanté d'une voix émue cette touchante mélodie d'une poignante actualité, à l'heure où l'on pleure un ami commun.

1er Tableau— Le pot d'eau!

Discours— M. l'abbé Lemieux souhaite au nom de tous la bienvenue à M. l'abbé Rondeau, dont le mérite est si apprécié ici. Il s'en acquitte avec bonheur, dans un discours finement tourné: salut de bienvenue, bienvenue, qu'on lit sur toutes les figures, rayonnantes de la plus grande joie, du plus grand bonheur; salut de reconnaissance, pour tant de bien fait chez nous: les institutions élevées et aidées, le Bulletin rehaussé, la Bibliothèque organisée et tant d'autres œuvres qui font monter la reconnaissance de nos cœurs.

Solo de Piano.— Par M. Piette qu'on est toujours charmé d'entendre

2ème tableau— La table change de bord!

Discours par M. l'abbé P. Vincent— "Les meilleurs onguents sont dans les petites boîtes" et M. l'abbé n'a pas fait mentir le proverbe; dans un petit discours, il nous servi beaucoup de substance et de la meilleure. Si on ne connaissait le motif de cette fête on le devinerait, dit-il, à la joie qui rayonne sur toutes les figures: un être aimé est retrouvé! C'est la joie les enfants revoyant un tendre père, après une longue absence. M. Rondeau, que nous vénérons et aimons comme un père, a passé parmi nous en faisant le bien; il s'est dévoué à nos œuvres, interressé au bien des âmes et à l'intérêt général de la paroisse, toujours empressé à soulager, consoler et aider de ses sages conseils. Comme membre de la Société St-Jean-Baptiste il fut toujours assidu aux réunions; il s'est tout particulièrement intéressé à l'organe de la société, pour lequel il a dépensé son temps sans compter; il a relevé notre Bulletin, l'a aidé de ses écrits, l'a rendu attrayant; il a travaillé à le répandre, à le faire lire et aimer.

Il ne faut pas blesser l'humilité; mais M. Rondeau a accompli encore beaucoup de bien qui demande à ne pas être dévoilé; c'est pourtant le plus fructueux de son apostolat, celui qui dure le plus longtemps. Est-il étonnant, si on montre tant de joie et de reconnaissance?

Un nuage pourtant obscurcit cette joie, puisqu'il arrive pour partir. Mais comme disait Notre Seigneur, à ses apôtres: Je vous quitte, mais je serai toujours avec vous!" Ainsi en sera-t-il. Il sera au milieu de nous par la pensée, par le bien déjà fait, et St Victor, fille aînée de la paroisse, n'est pas si loin qu'on espère bien qu'il nous consacrera encore un peu de son temps. Souhaitons-lui beaucoup de joies et de consolations dans son saint ministère et aussi de faire autant de bien là qu'il en a fait ici.

(*A Suivre*)

SAINT-GEORGES, Sask.

Nous avons lieu d'être fiers de notre école et de la façon dont elle est conduite. Il y a eu dernièrement à Spruce Home une exposition scolaire à laquelle ont pris part plusieurs écoles du nord de Prince-Albert et la nôtre s'est faite particulièrement remarquée par le nombre des prix qu'elle a obtenus. Ce beau succès est tout à la louange de notre nouvelle institutrice, Mlle Le Tarte, qui n'est cependant à l'œuvre que depuis trois semaines. Elle s'est d'ailleurs attiré une appréciation flatteuse de la part de l'inspecteur qui était présent.

Nos petits élèves ont décroché en tout 24 prix. Voici les noms des lauréats:

May Saint-Denis (2 prix), Léo Colvez (3), Augustine Leroux (2), Marie Lempereur (2), Eleen Burke, Gabrielle Lahaye (2), Yvonne Lempereur (3), Lucienne Leroux (2), Pierre Lahaye (2), François Lahaye (2), Rita Saint-Denis, Angèle Delhommeau, Bertie Mitchell.

—Dimanche prochain, premier dimanche du mois, il y aura messe à la chapelle; mais elle aura lieu un peu plus tard que de coutume, le R. P. Danis dira également la messe ce jour-là à Prince-Albert Est.

A l'issue de la messe, il y aura réunion des marguilliers. On s'occupera aussi des premiers préparatifs en vue de la "Journée des Ecoles" qui se tiendra probablement en décembre. Il est rumeur que les élèves doivent nous servir un intéressant programme.

Deux Mentalités

Le *Matin* a, sous le titre: "Deux hommes, deux races, deux civilisations", publié les deux lettres ci-dessous qui sont singulièrement caractéristiques:

Une mère allemande ayant perdu neuf fils à la guerre reçut du kaiser Guillaume II la lettre suivante:

Sa Majesté le kaiser apprend que vous avez sacrifié neuf fils pour la défense du Vaterland dans la guerre actuelle. Sa Majesté est immensément gratifiée du fait et, en reconnaissance, est heureuse de vous envoyer sa photographie avec un cadre et une signature autographe.

L'AIDE DE CAMP DE SERVICE.

* * *

Une mère américaine ayant perdu cinq fils à la guerre reçut jadis du président Lincoln cette lettre:

Madame,

Le ministère de la guerre me communique un document émanant de l'adjudant général du Massachusetts et d'où il résulte que vous êtes la mère de cinq fils glorieusement tombés sur le champ de bataille. Je sens combien pauvres et faibles seront toutes paroles de moi cherchant à atténuer votre écrasante douleur. Mais je ne puis m'empêcher de vous transmettre la consolation que vous trouverez peut-être dans les remerciements de la République, pour le salut de laquelle vos fils sont morts. Je prie Dieu qu'il dissipe l'angoisse de votre perte et qu'il ne laisse en vous que le souvenir à jamais chéri des êtres aimés et perdus, ainsi que la fierté d'avoir consenti le plus coûteux des sacrifices sur l'autel de la Liberté.

ABRAHAM LINCOLN.

La "Croix de Montréal supprimée par la censure

Le bureau et l'imprimerie du journal hebdomadaire, la *Croix*, de Montréal, publié par M. Joseph Bégin, ont été saisis et fermés, samedi dernier, sur l'ordre des autorités de la censure. Le censeur en chef a expliqué que la *Croix* était tenue en observation depuis septembre 1915. De nombreux articles répréhensibles y ont été publiés tendant à diviser la population canadienne sur les questions intéressant la poursuite de la guerre.

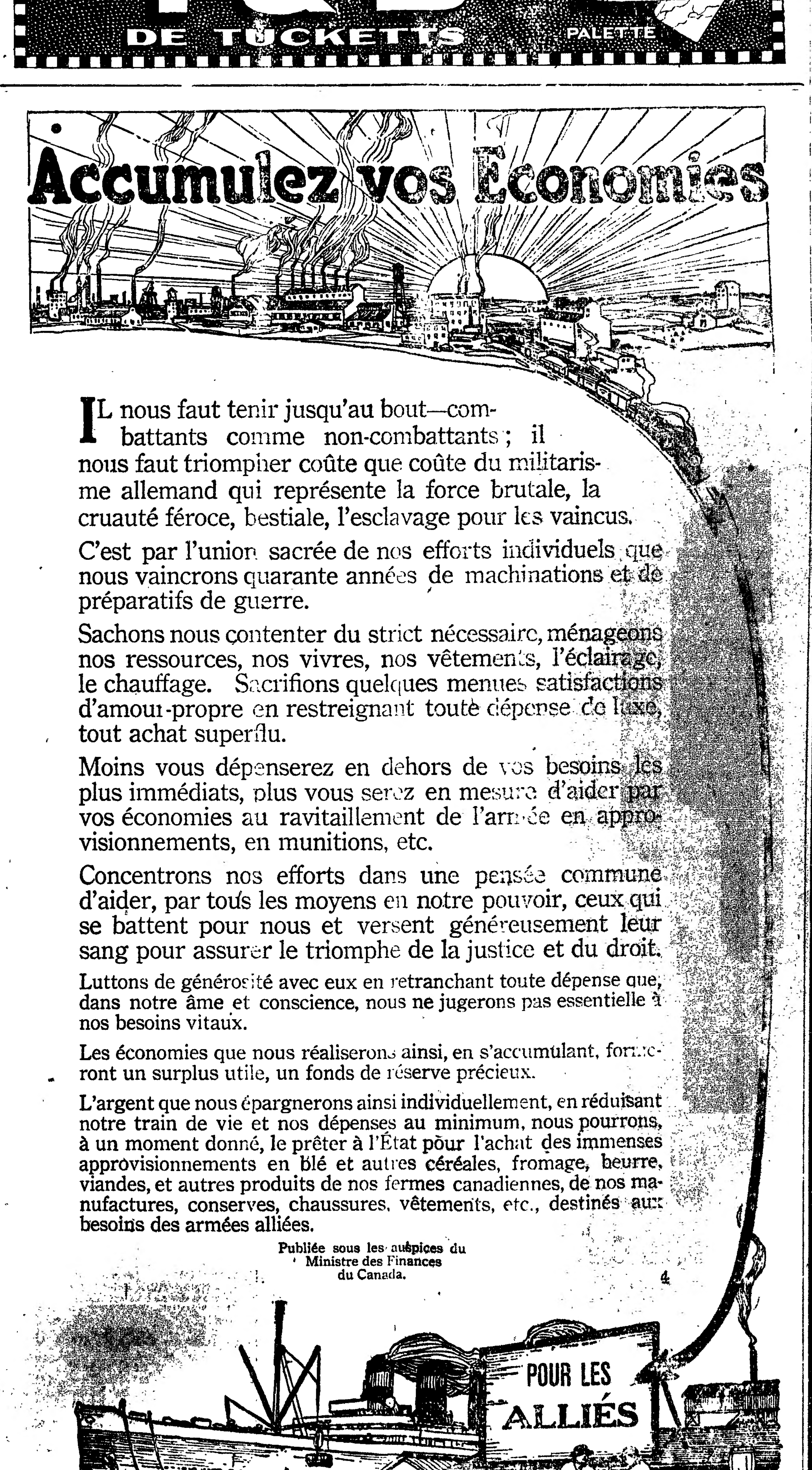
Repas de cheval

Un cultivateur des environs, qui se trouvait à Montréal, ces jours derniers est allé prendre son dîner dans un restaurant. Comme il a bon appétit il s'est fait servir de la soupe à deux reprises, puis il a demandé trois plats de viande. La servante, découragée, se permit de lui dire: Monsieur, vous mangez comme un cheval. Notre homme ne s'est pas excité, puis il a fini son repas. S'adressant au gérant de l'établissement il lui dit: Combien chargez-vous pour le repas d'un cheval?

—Cela dépend, lui dit le gérant. Est-ce avec de l'avoine, ou pas d'avoine?

—Pas d'avoine, lui dit le client.

—Alors c'est quinze cents...



LETTRE DE PARIS

Villégiature du temps de guerre

C'est au bord de l'Océan, dans un petit village de pêcheurs et de baigneurs, que j'écris cette correspondance. Et c'est de la vie qui s'y mène au calme et au loisir de la villégiature, que je voudrais entretenir aujourd'hui mes lecteurs.

Ne croyez pas, cependant, qu'en choisissant un tel sujet, je m'écarte du thème habituel de mes articles. Il s'agira, cette fois encore, du moral français durant les dures épreuves. On le saisit à merveille, au sein de ce petit monde réuni et rassemblé sur la plage.

Cette modeste station balnéaire est plus fréquentée que jamais. S'il y manque un certain nombre de ses visiteurs accoutumés, en contre elle a reçu, depuis le printemps, force évacués et réfugiés des départements que l'Allemand envahit par ses offensives de mars et de mai...et que les troupes alliées sont en train de reconquérir. Un fort contingent de familles parisiennes, inquiètes des bombardements par aéroplanes ou pièces à longue portée, lui ont aussi apporté un surcroît de population flottante.

Entre ces "abrités" de toute origine, de toute opinion politique ou religieuse et de toute condition sociale, il se forme une familiarité, parfois même une intimité qui permet de saisir les impressions communes. On y juge de l'atmosphère morale de la France, comme on peut juger la qualité du sang d'un individu, en analysant quelques gouttes prélevées sur l'ensemble.

Le matin, surtout, à l'heure où l'autobus de la gare apporte, avec les journaux du chef-lieu voisin, les dernières nouvelles de la nuit, et le soir, au moment où la mairie affiche le communiqué de l'après-midi, —c'est un libre échange de commentaires et d'appréciations très symptomatiques. Or, dans mon petit village de pêcheurs et de baigneurs j'ai relevé trois indices intéressants.

Le premier, c'est le sentiment d'ardeur patriotique et de sereine et profonde confiance, qui unit toutes les âmes. La certitude de la victoire anime tous les cœurs et soutient toutes les espérances, comme une bonne brise enfle les voiles d'un bateau. On sent poindre, à l'horizon, le triomphe final. Il n'y a plus de sceptiques ni de pessimistes, ou, s'il en subsiste encore ils n'osent plus se montrer. Ils sentent trop vivement combien leurs ironies ou leurs doutes heurteraient la conviction générale. Et c'est une mentalité, sinon nouvelle, du moins plus caractérisée. Jamais on n'a jamais douté de la victoire définitive: mais l'année dernière encore, au concert optimiste, il se mêlait des notes discordantes. Et puis, on trouvait la route à parcourir encore bien longue, bien obscure et semée d'embûches et d'imprévus. Cette année, au contraire, on a l'impression d'avoir franchi le dernier tournant, celui après lequel on aperçoit le but et l'on précipite la course.

Et, sans doute, on sait bien que le but, tout clair qu'il se dessine au bout de la piste, est encore assez loin; on n'ignore pas que, pour l'atteindre, il faudra subir, pour la cinquième fois, les longueurs, les tristesses et les souffrances d'une campagne d'hiver; on s'attend à de nouveaux deuils, à des privations aggravées. Mais qu'importe! La victoire est au bout. Son auréole efface toutes les ombres. Le passage difficile a été traversé, la voie peut rester dure, elle est libre. Il suffit!

Parmi les habitants momentanés de cette plage, il en est plusieurs qui comptent un parent, frère, époux, fils ou père,—dans les armées actuellement lancées en pleine fournaise. Et, quand le communiqué annonce de violents combats sur cette ligne mouvante et sanglante, ils doivent se dire: "*Il* est peut-être là". Et cependant, leur premier mouvement, si la victoire a couronné sur ce point les efforts de nos héros, leur premier mouvement, c'est un cri de joie et de fierté. L'inquiétude personnelle ne se révèle qu'ensuite, —et souvent même elle se dissimule!

A ce sentiment de confiance patriotique, un autre se joint, qui s'affirme aux intimités de la villégiature. C'est une fraternité plus cordiale et plus large entre Français. Jadis, —il y a quatre ans,— nous étions divisés par des antipathies ou des désaccords profonds, dont l'effet se prolongeait jusque dans les relations familières. Aujourd'hui, par dessus les discordes et les divergences accidentelles, il y a des sollicitudes et les aspirations communes, qui unissent les âmes. Chaque famille a son combattant, son blessé, son prisonnier. Je ne parle pas des morts! Et, de maison à maison, de groupe à groupe, en promenade ou sur la plage, on se demande où *il* est, comment *il* va, s'*il* a pris part aux dernières affaires... Quel lien fort et présent, que ces absents chéris!

Autre image de la fraternité française: dans beaucoup de villas, le cercle familial s'est élargi pour recevoir un réfugié du Nord, un enfant, une jeune fille, dont les parents sont encore *là-bas*... On entoure de prévenances et d'affection cet exilé à l'intérieur, cet orphelin momentané. On lui reconstitue, vraiment, un foyer. Et, plus haute, plus forte que jamais, l'image de la grande unité française s'affirme au-dessus des petites rivalités provinciales.

Et les soldats! Car il y a quelques centaines de soldats dans mon village. Une vaste maison de famille, qui trône au milieu des chalets plus modestes, a été transformée, depuis la guerre, en hôpital de convalescence. Tout le long du jour on voit ses pensionnaires occasionnels, débiles, éclopés, languissants, vaquer ou s'asseoir au bord de la mer ou au penchant de la falaise... Et ce sont, pour les baigneurs, des frères ou des amis souffrants. Chacun d'eux s'est noué, parmi les familles en villégiature, quelque relation cordiale: de même que chaque famille a fait connaissance avec quelqu'un de ces héros blessés.

Un des baigneurs, qui revient d'une mission de propagande française en pays lointain, leur a donné le réconfort d'une causerie familière, où il leur montre combien notre patrie est aimée, respectée, admirée, à travers le monde!..

Une dernière caractéristique du moral français, que je relève ici, c'est l'esprit religieux.

Au centre du village, une chapelle est dressée, qui évite, aux baigneurs et aux soldats, la course un peu longue et montante à l'église du bourg. Chaque soir, on y récite le chapelet pour la France et, malgré le beau temps, qui, sur un rivage pittoresque, invite aux promenades, il y a toujours des fidèles au pieux rendez-vous. Chaque dimanche matin, par trois fois, la chapelle se remplit: et l'après-midi, pour les vêpres, elle se remplit encore. Aucun appel aux supplications patriotiques ne reste sans écho. Jai ouï dire que, le premier vendredi de ce mois d'août, le Saint-Sacrement, tout le jour exposé sur l'autel, avait vu s'agenouiller à ses pieds, à chaque heure du jour, une garde fervente.

Personnellement, j'ai pu prendre part aux solennités de l'Assomption. —l'Assomption, fête populaire et quasi nationale, en pays de France. Au cours des journées qui précédèrent, il fallut renforcer l'effectif des confesseurs et, le matin du 15 Août, c'est par centaines que l'on compta les communions. L'après-midi, la foule était nombreuse et priante, à la procession traditionnelle, qui déroula ses méandres clairs au long des sentiers de la falaise. Autour de la statue de la Vierge, un cortège d'enfants secouait des bannières, cependant que, derrière eux, des chœurs de soldats chantaient des cantiques.

Or, à peine éteints les échos de l'Assomption, voici que, sur l'initiative de l'évêque du diocèse, un nouvel effort fut demandé aux fidèles. Il s'agissait du triduum national, institué par l'épiscopat de France, en vue d'accompagner spirituellement les pèlerins qui allaient se rendre à Lourdes au nom du pays tout entier, et aussi de préparer la fête du saint roi, protecteur de la nation, St. Louis. En dépit des difficultés de transports, il y eut, ces jours derniers, dans la cité mariale, 25,000 catholiques de France, en supplications pour la victoire, le renouveau chrétien, la paix. Mon petit village de baigneurs, pour sa part, s'est uni à ce grand mouvement populaire et chrétien. Chacune des journées du Triduum a vu la chapelle se remplir, aux cérémonies ordonnées par l'évêque, et, chaque matin, la Table Sainte a vu s'empresser des lignes successives de fidèles. Ils ont été particulièrement nombreux, le dimanche 25 août, fête de St Louis...

Voilà le résumé, ou le raccourci, de vie française, en cet été de 1918, qui m'apparaît sur ma petite plage. Ce modeste tableau n'a rien d'extraordinaire: il se répète, à des milliers d'exemplaires, au fil des côtes de France ou dans le réseau des villages intérieurs. Mais c'est précisément parce qu'il est, à l'heure actuelle, accoutumé, que sa signification prend une importance capitale. C'est un miroir de très petite dimension, mais dans lequel on voit se refléter l'image d'une belle France!...

FRANÇOIS VEUILLOT.

Le premier livre publié en Canada

Les premiers livres imprimés en Canada, dit Bibaud, furent des Alphabets, Catéchismes et Livres de Prières du Père La Brosse, jésuite; un Voyage du Chevalier Lacorne de St-Luc et les Traités de Cugnet, notre jurisconsulte. Nous en ignorons les dates précises de publication, mais l'imprimerie ayant été introduite en Canada, en juin 1764, ces écrits ont nécessairement dû être publiés vers la fin de l'année 1764 ou au commencement de 1765. Le premier livre dont la date précise nous soit connue a été publié à Montréal sous forme de brochure in-8: en voici le titre: "Cases of the Canadians, at Montreal, distressed by a fire, on the 18th of May 1765.

La vie heureuse et commode produit volontiers l'affaissement de l'âme.

REMERCIEMENTS

Remerciements à saint Antoine pour grâce obtenue.

S. P.

ÉVANGILE

Le vingtième dimanche après la Pentecôte

En ce temps-là, un officier dont le fils était malade à Capharnaum, ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir chez lui pour guérir son fils qui se mourrait. Jésus lui dit: Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous autres, vous ne croyez point. Seigneur, reprit le père, venez avant que mon fils meure. Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. Il crut à la parole de Jésus, et s'en retourna. Comme il était en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. Hier, à la septième heure, lui dirent-ils la fièvre l'a quitté. Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit: Votre fils est guéri; et il crut en lui, ainsi que toute sa famille.

Sans cette maladie grave de leur enfant l'officier dont parle l'Évangile et sa famille n'auraient peut-être jamais cru en Jésus-Christ. Ne murmurons jamais contre la Providence, au milieu même des plus grandes épreuves: sachons que toujours Dieu tire le bien du mal, et que les malheurs de la terre chrétiennement acceptés, sont autant de titres pour le ciel.

La vieille horloge

De temps en temps elle retardait. Parfois elle s'arrêtait quand sa vieille main amie n'était pas là pour lui faciliter la marche.

Un jour la main brutale d'un marchand d'occasion s'abattit sur elle la secoua rudement, et finalement elle fut apportée dans une boutique, et reléguée dans un coin noir, poussiéreux, où à de rares intervalles on venait dédaigneusement lui jeter un regard indifférent.

Elle devait songer, il me semble, aux beaux jours de jadis quand jeune et pimpante, décorée d'une cocarde de satin blanc à laquelle se rattachait une carte, elle avait été soulevée, avec mille précautions, d'une boîte capitonnée. En avait-elle provoqué des oh! et des ah! d'admiration des lèvres roses d'une jeune fille appuyée au bras de son fiancé!

Peu de jours après, une foule de personnes élégantes disait d'elle, "Oh! le magnifique cadeau! de tout ce qui est là, c'est vraiment celui qui me plaît le mieux".

Pendant cinquante années, elle avait occupé un coin de la salle à manger, où elle avait été témoin des joies et des douleurs de la maman qui, entourée de sa nichée, lui souriait plus souvent que les autres. C'est elle qui, se soulevant sur la pointe des pieds, faisait chanter à la belle horloge le *cri cri cra* qui la remettait vive et gaie, et plus tard chacun des enfants avait passé le doigt sur les heures en guise de caresse à cette bonne amie.

A toutes heures, elle avait carillonné, égayant les petits, rappelant aux plus grands l'angelus, la prière en famille ou le réveil d'un beau jour.

Souvent à une heure tardive, elle avait vu la figure assombrie de la bonne mère se tourner vers elle avec un regard inquisiteur, parce que l'aîné n'était pas entré. Plus d'une fois, le regard étonné du père lui avait dit: "Déjà!" quand, le nez dans un livre, il aurait voulu voir l'heure se prolonger. A Noël elle avait maintes fois fait sursauter les petits, quand dès avant l'aurore ils venaient à la dérobée fureter l'arbre chargé de cadeaux. Elle les avait vu grandir, se marier, et leurs petits enfants avaient reçu les habitudes de leurs parents. La grand'mère, cependant, avait toujours voulu monter la vieille horloge elle-même.

Un jour l'aïeule étant malade, une main inexpérimentée lui avait fait faire *cri cra cra* avec tant de force, qu'il s'en était suivi un *rrrrr* triste et mourant comme un être qui exhale son dernier soupir, et le lendemain des funérailles de la bonne vieille, elle avait été vendue comme une loque à laquelle il ne se rattache aucun souvenir.

Le culte du souvenir nous ferait, pourtant revivre de douces amitiés si on y attachait le prix qu'il mérite, et que d'exemples de dévouement, d'affection, de piété et de grandeur, ressusciteraient dans nos mémoires en contemplant ces reliques petites ou grandes.... tout comme la vieille horloge.

MARINA.

Pour jouir de la vie, il ne faut rien attendre d'elle; pour jouir de ses amis il ne faut rien attendre d'eux.......

* * *

L'homme qui tient le pied de l'échelle rend souvent plus de services que celui qui est au sommet.

* * *

C'est faire une bonne action que de tenter d'en faire une.

* * *

Le talent se forme dans l'étude, le caractère dans la société.

EN FAMILLE

Le bien de tous par l'effort de chacun



LE FOYER
C'est là que se rythme le cœur d'un peuple

L'automne

Un caractère moral s'attache aux scènes de l'automne: ces feuilles qui tombent comme nos ans, ces fleurs qui se fanent comme nos heures, ces nuages qui fuient comme nos illusions, cette lumière qui s'affaiblit comme notre intelligence, ce soleil qui se refroidit comme nos amours, ces fleuves qui se glacent comme notre vie ont des rapports secrets avec nos destinées.

CHATEAUBRIAND

Les dix règles de Jefferson

Ne renvoyez jamais à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

—N'employez pas autrui pour ce que vous pouvez faire vous-même.

—Ne dépensez pas votre argent avant de l'avoir gagné.

—N'achetez jamais ce qui vous est inutile sous prétexte que c'est bon marché.

—La vanité et l'orgueil nous coûtent plus que la faim, la soif et le froid.

—Ne nous repentons jamais d'avoir mangé trop peu.

—Rien n'est fatigant, si c'est fait de bon cœur.

—Que de chagrins nous ont donné des malheurs qui ne sont jamais arrivés.

—Prenez toutes les choses par le bon bout.

—Si vous êtes irrité, comptez jusqu'à 10 avant de parler, et jusqu'à 100 si vous êtes en colère.

La mode est un cache-misère

La plupart des modes ont dû leur origine à quelque infirmité ou difformité de celui ou celle qui la lançait.

Les filles de Louis IX, ayant les pieds longs, inventèrent les robes à traîne.

La femme de Philippe II, affligée d'un cou démesuré, imagina les guimpes montantes.

Quelques seigneurs de la cour de Charles III, atteints d'une difformité du buste, s'ornèrent de fausses épaules.

La belle Ferronnière, ayant une brûlure au milieu du front, fixa sur la cicatrice un bijou retenu par un fin lacet.

Des princesses italiennes, atteintes d'un goître, le dissimulèrent sous les hautes fraises tuyautées, ou cachèrent la déviation de leurs épaules, grâce aux manches bouffantes qui nous arrivèrent avec Catherine de Médicis.

La reine Anne d'Autriche, ayant des bras admirables, lança les manches courtes.

Louis XIV, affligé d'une loupe sur la tête, décréta les perruques.

Mme de Pompadour, étant de petite taille, mit en faveur les mules à hauts talons.

L'impératrice Joséphine, gênée par l'irrégularité de ses dents, fit admettre par la cour l'usage d'un mouchoir de dentelle qu'on tenait constamment sur la bouche.

Byron, pour dissimuler un pied bot, inaugura les pantalons larges.

Et ainsi de suite.

Potion amère

Le médecin a prescrit une potion, mais elle est si amère que Paul n'en veut pas. Que faire? Connaissant la piété de son petit malade:

—Voyons, Paul, dit la Soeur infirmière, pour le bon Dieu ne prendrez-vous point une cuillerée?

—Pour le bon Dieu? Je veux bien.

Et il avale la potion. Mais deux heures plus tard, il faut recommencer.

—Cette fois, dit la Soeur, c'est pour la très Sainte Vierge que je vous demande d'accepter.

—Pour la très Sainte Vierge? Je veux bien encore.

Puis se ravisant:

—Vous ne remplirez pas la cuiller, car...la très Sainte Vierge n'est pas autant que le bon Dieu.

Toutes les correspondances concernant cette page devront être adressées à

Mlle Annette Saint-Amant
Le Patriote de l'Ouest,
Prince-Albert, Sask.

Notre part

LOUIS Veuillot écrivait pendant la guerre de 1870: "A mon avis, les diseurs d'Ave Maria feront plus de besogne que les déchireurs de cartouches et les autres gâteux de papier. Il n'y a plus que le bon Dieu qui puisse balayer les abominables sauterelles auxquelles la terre est livrée. On ne les chassera pas à coup de fusil, on ne les noiera pas dans l'encre; il faut le vent des Ave-Maria. Mettez-vous bien cela dans la tête et dans le coeur."

Cette conviction du grand journaliste catholique, combien les malheurs actuels ne devraient-ils pas l'ancrer au plus profond de nos âmes! Les événements de ces longues années de guerre, ne s'unissent-ils pas en un immense faisceau de preuves pour nous l'affirmer: "La victoire, la victoire suprême, c'est Dieu seul qui la donnera"?

Mais il faut faire notre part, et notre part, on ne cesse de nous le répéter, c'est par-dessus tout la prière.

On rapporte, dans la vie d'O'Connell, le champion de la liberté religieuse en Irlande, qu'un jour où l'on discutait au Parlement anglais un bill fameux, ses amis le cherchèrent longtemps pour donner la réplique à son adversaire. On le découvre enfin, dans l'une des salles du palais, égrenant son chapelet. On le presse de venir, mais O'Connell de répondre simplement, rejoignant dans ce témoignage Louis Veuillot: "Laissez-moi finir ce chapelet; je fais plus en ce moment pour la cause de l'Irlande qu'avec les plus éclatants discours."

Ah, si nous comprenions, nous aussi, la puissance de la prière! Durant ce beau mois du Rosaire, si nous savions égrener avec plus de confiance notre chapelet et que, de tous les coeurs capables de prier, montât vers Notre-Dame un cri d'unanime supplication, quelles grâces de bonheur et de paix ne descendraient pas enfin sur le monde! La toute puissance de Dieu est aux mains de cette bonne Mère, et c'est par elle que nous obtiendrons le plus facilement audience du Divin Coeur d'où nous viendra le salut.

Que nos familles chrétiennes mettent donc de tout coeur leur foi au service de la lutte contre les maux présents. Multiplions les Ave Maria. Que parents et enfants les redisent ensemble. Ce serait peut-être, dans beaucoup de nos foyers, un premier pas vers la reprise de cette belle et sainte pratique de la prière du soir et de la récitation du chapelet en famille.

ANNETTE SAINT-AMANT

Le Coin des Enfants

LES CLASSES

Le grand-père passa doucement sa main ridée sur les cheveux broussailleux de son petit-fils; Charlot rejeta la tête très fort en arrière en s'appuyant le dos contre les genoux de l'aïeul, et, le regardant dans cette position renversée, se mit à rire d'une façon enfantine.

—Ainsi, mon petit, c'est demain que tu rentres en classe.

—Oui, grand'père.

Et Charlot se retourna tout à fait, et devint subitement sérieux. C'est que celui-ci parlait d'un ton que d'ordinaire il n'avait pas.

—Et pourquoi aller en classe? poursuivit grand-père en prenant la main de son Charlot.

—Mais, pour apprendre à lire...

—Ta ta ta! mon petit, tu ne sais pas ce que tu dis. Tu vas à l'école pour devenir un homme, comprends-tu?

Charlot ne demandait pas mieux, devenir un homme, qui est-ce qui ne le voudrait pas à cet âge?

—Et sais-tu ce qu'est un homme, mon Charlot?

—C'est quand on est grand...

Le vieillard sourit.

—Mais non, tu n'y es pas. On est homme à tout âge, au tien comme au mien; pas besoin de porter le pantalon. L'homme, c'est celui qui fait son devoir, voilà! Et quand faut-il commencer, penses-tu?

Charlot, songea un instant, les yeux rivés à la chaîne d'or du grand-papa. Soudain, hardi:

—Mais tout de suite, grand-père.

—Ah! Ah! Tout de suite! Eh bien, je te prends au mot. Demain, n'est-ce pas, tu retournes à l'école? L'occasion est belle; c'est là que tu vas tenir ta parole: tu t'y montreras homme. Et comment t'y prendras-tu?

—En faisant mon devoir, grand-père.

Le vieillard fut émerveillé; on ne pouvait mieux dire.

—Et ce devoir, sais-tu ce que c'est?

L'enfant ouvrit la bouche pour répondre, mais ne trouva rien; il continua de fixer son grand-père, les lèvres entr'ouvertes avec deux petites rangées de dents blanches.

—Là je te prends!... C'est que c'est assez compliqué. Ecoute. D'abord, c'est la faute d'Adam. S'il faut aller à l'école: pas de péché, pas d'école, c'est évident: on serait savant dès le berceau. Mais il y a eu le péché. Pour le punir, Dieu établit une grande loi, la loi du travail; elle s'applique à tous, petits et grands: vous gagnerez votre pain à la sueur de votre front: il faut donc s'y mettre. Mais travailler n'est pas tout: à quoi faut-il travailler? que faut-il faire? C'est encore Dieu qui nous le montre. Et sais-tu comment il s'y prend?

Charlot resta court: avait-il jamais vu le bon Dieu lui indiquer ce qu'il avait à faire?

—Allons! ce n'est pas difficile. Rappelle-toi seulement le quatrième commandement.

Charlot se mit à les réciter tout bas, en comptant sur ses doigts, puis d'un jet:

—Père et mère honoreras, afin de vivre longuement...

—Exact. Voilà donc le bon Dieu descendu exprès du ciel sur le Sinaï pour dire aux petits enfants: vous obéirez à vos parents, vous ferez ce qu'ils vous diront. Mais tu comprends que ton papa qui travaille à ses affaires toute la journée n'a pas le temps de t'indiquer sans cesse ce que tu dois faire. Alors il a prié les instituteurs et institutrices de le remplacer. C'est à eux qu'il te faut maintenant obéir. Tu as plus que l'âge de raison, mon enfant, qu'est-ce que tu conclus de là?

Charlot leva de grands yeux: il ne concluait rien.

—Eh bien! c'est moi qui conclurai pour toi. Voici: c'est que tout écolier est obligé, devant Dieu et sous peine de péché, d'obéir à ses maîtres et de bien se conduire: c'est très sérieux. Et si un élève néglige ses devoirs, n'apprend pas ses leçons, ou cause de réelles dissipations, il commet un péché, pas très gros, je l'avoue, mais un péché, c'est toujours trop gros. Et l'écolier qui agirait ainsi longtemps et obstinément, ferait une faute plus grave. Mais, heureusement, cela est très rare, grâce aux girouettes perfectionnées qui vous tiennent lieu de tête...

Charlot tenait les yeux baissés. Il comprenait très bien, plus qu'il ne laissait paraître. Quand le vieillard eut fini, il le regarda timidement, comme pour dire: c'est que c'est joliment terrible tout cela, grand-père. Mais il n'eut garde de dire un mot.

—Eh bien, mon petit, est-ce clair?

—Oui, grand-père. Et Charlot tout gêné tortillait la breloque de grand-papa.

—Bien. Tu vas donc travailler solidement, et bien te conduire. Ainsi, tu seras en règle avec Dieu, et tu deviendras quelque chose plus tard, je te le garantis. Allons embrasse-moi.

Charlot ne demandait pas mieux; ce fut l'affaire d'un instant.

—Et maintenant, va jouer, mon petit.

Mes petits amis m'écrivent...

Domrémy, Sask.

Ma chère Mademoiselle,

Je suis contente de lire les belles lettres de mes petites amies dans votre belle page *En Famille*. Je vais à l'école depuis quatre ans et j'apprends bien mon français et mon catéchisme. Nous allons avoir un examen à la fin du mois et j'espère bien avoir des bonnes notes en français ainsi que pour les autres matières.

Notre pique-nique nous a bien amusé l'autre jour. Moi et mes soeurs nous avions nos poupées. J'ai aussi chanté avec les autres élèves. Nous avons mangé beaucoup de bonnes choses délicieuses.

Je conserve les beaux rubans de cette fête comme souvenir pour plus tard.

Je dois vous dire qu'on demeure à quatre milles du village de Domrémy et près de l'école.

Il y a quatorze élèves qui viennent tous les jours à l'école. Nous avons un graphophone à l'école et tous les vendredis nous entendons de la voix que ainsi que des déclamations en français que nous avons apprises pendant la semaine.

J'espère que vous allez rester longtemps à Prince Albert pour qu'on vous écrive encore des lettres.

Votre petite amie,

Dora Ethier (10 ans)

Gravelbourg, Sask.

Chère Mademoiselle Saint-Amant,

Je ne suis pas très savant en français, je ne fais que commencer à l'apprendre, mais j'aime à l'apprendre. Notre maitresse est Canadienne française. Elle nous lit les lettres de vos petits correspondants sur le *Patriote*.

Moi aussi je désirerais être du nombre.

Je vais vous raconter l'enterrement du petit bébé de notre voisin, une belle petite fille de deux mois, emportée par la coqueluche, cet été. Elle était si petite, si belle dans son petit cercueil blanc garni de fleurs.

Elle a été portée au cimetière par quatre petites filles de l'école toutes habillées de blanc aussi.

Sa maman et les autres petits enfants avaient beaucoup de peine mais ils se consolent en pensant qu'il y a un petit ange au ciel qui les aime encore.

Votre ami,

Simonne Bissonnette (12 ans)

Gravelbourg, Sask.

Chère grande amie,

Je lis toujours sur *le Patriote* les lettres de vos petits amis. Je veux vous demander une petite place dans votre page. Je ne suis pas bien capable en français, mais je l'aime tant que je l'apprends bien.

Pendant les vacances, je suis allée me promener chez ma tante où j'ai quatre petits cousins. J'ai promené la petite Eva dehors et j'essayais de me rendre utile dans la maison.

Les vacances ont été courtes: deux semaines seulement, mais nous somme revenus tous à l'école bien contents de reprendre nos livres.

Voilà quelque temps notre maitresse nous a amenés aux cerises à la rivière. Après en avoir cueilli jusqu'à midi nous avons fait un petit pique-nique sur l'herbe. Nos tartines étaient délicieuses.

Après un bon repas nous sommes retournés à la cueillette des cerises pour remplir nos chaudières à diner. Ensuite, plus grande fête, nous avons passé le reste de l'après-midi à jouer dans la rivière qui n'est pas profonde du tout. Nous nous proposons d'y retourner encore. Ils y en avait quelques-uns qui manquaient parce qu'ils avaient la coqueluche.

Votre petite amie,

Cécilia Moquin (11 ans)

St-Antoine, Sask.

Chère Mademoiselle

Depuis quelques semaines que je lis les correspondances de vos petits amis je me dis: "Il faut que je me mette amie avec cette bonne demoiselle qui se dévoue tant pour encourager ses petites amies". Eh! bien, chère demoiselle, je suis à St-Antoine depuis tout près d'un an. Je m'ennuie beaucoup car je n'étais pas accoutumée à la ferme, mais je commence à comprendre ce que mes bons parents me disent: c'est notre avenir à tous. Donc, je m'y conforme, tout en regrettant mes bonnes sœurs institutrices qui me faisaient la classe, à Baltic, Connecticut. J'allais à l'académie des sœurs Ste Croix. Mais ici aussi nous avons une institutrice canadienne.

Quoique nouvelle, elle a la même manière des sœurs. Le chapelet et les prières avant la classe, et on n'oublie pas le Sacré-Cœur de Jésus pour implorer miséricorde pour nous, et pour la fin de cette guerre terrible. Je vais vous dire que celle qui vous écrit est une Canadienne française quoique née aux Etats-Unis. Mes parents ont toujours eu le coeur de garder leur langue française car mon père appartient aux Sociétés des Artisans et St-Jean-Baptiste et aux Canado-Américains et moi au tiers-ordre des petites filles canadiennes. Eh! bien, adieu, chère Mademoiselle, et veuillez agréer les amitiés d'une petite amie nouvelle qui s'ennuie beaucoup mais qui veut bien passer le temps avec vous: amie nouvelle, qui, j'espère, se désennuiera en vous lisant.

Clarence Gaudette (12 ans)

Mais voilà des lettres fort joliment tournées pour des petits correspondants qui se plaignent de ne pas connaître beaucoup le français! Mlle Cécilia et M. Clarence continueront de nous prouver, j'espère, par de nouvelles lettres au "Coin des Enfants", que l'on apprend vite et bien ce que l'on étudie avec tant de coeur.

Du coeur pour le français, je connais une autre petite amie qui n'en manque pas non plus... Elle s'appelle Simone. Elle aime l'étude, elle prie bien, elle appartient à une vraie bonne famille Canadienne française et elle est si intelligente qu'elle ne tardera pas, j'en suis sûre, à se réconcilier tout à fait avec la ferme. Comme ses parents ont raison de lui dire que là est le meilleur avenir! Ils pourraient aussi ajouter, avec tant d'autres, que là est aussi, pour ceux qui savent la comprendre et l'apprécier, la vie la plus heureuse.

Le manque d'espace m'a obligée à remettre à cette semaine la lettre de l'une de mes petites amies de Domrémy. Mlle Dora n'aura pas pensé, au moins, que je l'avais oubliée?

...A Mlle B. B.—*Non, ni les chapelets ni les médailles scapulaires donnés comme prix au concours ne sont bénits.*

La Directrice

L'humble espoir

Le temps passe, pauvre âme, et tes vœux sont stériles,
Malgré nos longs travaux et nos veilles fébriles.
Que savons-nous, sinon que nous ne savons rien!

Comme l'enfant distrait par l'insecte qui vole,
Je me suis égaré dans maint sentier frivole,
Et me voici tremblant devant le soir qui vient.

Et pourtant je n'ai pas désespéré du Maître;
Tout faible que je suis, il bénira peut-être
La bonne volonté d'un effort vers le bien...

FERNAND SÉVERIN.

LA BONNE MÉNAGÈRE

Soyez polis avec les enfants

Soyez polis avec eux, c'est d'abord le seul moyen pour qu'ils apprennent à être polis avec vous.

Ne tutoyez jamais un enfant, si jeune qu'il soit, quand il vous est étranger. Cette familiarité n'est permise qu'à des gens sans éducation. Ne trouvez un enfant ni laid, ni insupportable devant ses parents. Ne lui faites pas mauvaise figure et ne le repoussez pas, s'il vous ennuie.

Maintenez vos enfants dans une respectueuse familiarité. On n'a pas besoin en famille d'être froid, raide, compassé. Ne grondez que juste ce qu'il faut, quand il y a lieu de gronder.

Faites que vos enfants ne lisent jamais rien sans y avoir été autorisés par vous, et pour leur faciliter cette habitude évitez de laisser à leur portée tout écrit que vous ne voulez pas leur voir lire.

Pères, ne soyez jamais le camarade de votre fils. Cette camaraderie est contraire à tous vos devoirs et il arrive que grâce à cette familiarité, à cette habitude que l'enfant prend vite d'être le sosie de son père, le respect disparaît, et ce père et ce fils étant camarades n'auront plus rien à se devoir ni à se reprocher.

PETITS CONSEILS

LÉGUMES EN RÉSERVE

Les patates se conservent le mieux dans une cave sèche ou modérément sèche, bien ventilée, et où la température peut être maintenue entre 32o et 40o F. Ce sont là des conditions qui ne sont pas toujours faciles à obtenir. Pour que la surface des pommes de terre puisse se tenir sèche, sans pourriture, il faut s'arranger pour que l'air puisse passer sous le tas et au travers. Si le tas est très gros, on peut pourvoir à la ventilation en posant d'abord un faux plancher temporaire, en lattes, avec les planches juste assez rapprochées pour que les tubercules ne passent pas à travers, et élevé d'environ six pouces du sol. On fait une double paroi semblable, en lattes, à quelques pouces du mur, afin de permettre une circulation d'air autour du tas. C'est également une bonne méthode que de mettre les patates dans des caisses à claire-voie, c'est-à-dire dont les planches sont espacées sur le dessus et sur les côtés. Si les pommes de terre déjà encavées sont tant soit peu humides, vous ferez bien de faire circuler l'air dans le tas afin d'empêcher la pourriture.

Les betteraves, panais, carottes, salsifis et navets se conservent dans les mêmes conditions que les pommes de terre, mais la sécheresse n'a pas tout à fait autant d'importance. En effet dans une cave ordinaire, ces légumes sont portés à devenir trop secs et à perdre leur fermeté. Dans ces conditions, on trouvera qu'il vaut mieux les mettre dans du sable sec et propre pour les sortir au fur et à mesure.

Les oignons sont très sujets à pourriture, à moins d'être gardés dans un endroit très sec. Etalez-les en une couche aussi mince que possible. Un grenier où il ne gèle pas est un bon endroit.

Les choux se dessèchent tôt dans une cave chaude et sèche. Tenez-les en plein air aussi longtemps que possible pour les protéger au moyen de feuilles, de paille ou de terre. Dans une atmosphère très sèche, ils se conservent mieux lorsqu'ils ont encore leurs racines et leurs tiges. On peut aussi prévenir le fanage en enveloppant chaque pomme de chou dans un journal.

Le céleri exige une cave modérément sèche et bien ventilée. On le plante en rangées serrées, dans du sable ou une terre légère, en séparant chaque rangée d'une latte ou d'un autre morceau de bois pour empêcher les tiges de se toucher et assurer ainsi la circulation de l'air. Le sol doit être tenu humide mais les tiges sèches. Evitez de mouiller les feuilles et les tiges s'il est nécessaire d'arroser.

RECETTES

Pommes de terre à la hollandaise

Faire cuire des pommes de terre, les écraser. Pour cinq ou six pommes, ajouter gros comme un œuf de beurre ou de végétaline. Il faut que le beurre soit assez coulant; donc, si les pommes de terre ne sont plus assez chaudes pour les faire fondre, le faire chauffer pendant un instant.

Ajouter sel, poivre. Former des boulettes avec cette pâte. Les passer dans un œuf que l'on a battu jusqu'à ce qu'il y ait de la mousse, et faire dorer dans le beurre ou la végétaline. Servir très chaud.

CREME ANGLAISE—Si vous préférez servir la crème liquide, délayez les jaunes d'oeufs avec un peu de lait, ajoutez-les au chocolat en remuant vivement et en évitant l'ébullition. Il faut tourner toujours dans le même sens, sans cela la crème tournerait.



Administration: A. LIBOIRON, PONTEIX, SASK.

PONTEIX, SASK., MERCREDI 2 OCTOBRE 1918 No. 38

FAITS DU JOUR

[illegible] Evêque d'Autun. [illegible] il lutta contre Elroïn, [illegible] palais de Neustrie qui le persécutait en même temps que la religion. Il se rendit à ses ennemis pour sauver la ville dans laquelle il était assiégé, et tandis que les habitants étaient décidés à périr pour le défendre. Sans tenir compte de son abnégation sublime, on lui creva les yeux et on lui trancha la tête en 678.

Sainte Céline. Née à Meaux, elle fut convertie par Sainte Geneviève dont elle devint la compagne et imita les vertus.

AVENUES ET RUES DE PONTEIX

Avenue du chemin de fer. - Nous avons beau fouiller l'histoire de Napoléon d'où l'on a tiré les autres noms de nos rues nous n'y trouvons pas de général ainsi nommé. Alors disons comme les autres que "chemin de fer" est tout simplement un mode de transport communément adopté de nos jours.

Les compagnies qui l'exploitent se chargent surtout *d'exploiter* les voyageurs. Pour cela elles ont à leur disposition ce qu'on appelle des *trains*. Ces trains sortent on ne sait d'où: c'est pour quoi sans doute on dit souvent un train de tous les diables. Ils se composent de *voitures sans chevaux*. Quand il y a des chevaux c'est le monde renversé! ils sont, paraît-il, à l'intérieur de même que les ânes qui n'y manquent pas assure-t-on. La première de ces voitures est munie d'un tuyau qui crache de la fumée blanche et de deux nègres très sales qui noircissent la fumée pour l'envoyer dans le nez des voyageurs.

Quelquefois les deux nègres reçoivent leur sale fumée dans leurs propres yeux. Alors ils n'y voient plus clair et il arrive ce qu'on appelle un *accident*: événement qui constitue un des plus grands charmes des voyages dont ils rompent la monotonie en même temps que les chaines d'attelage et la vie des voyageurs. Seulement les accidents de chemin de fer sont extrêmement rares, on n'en compte guère plus d'une demi douzaine par jour.

Quant aux voitures, il y en a de plusieurs sortes: dans les unes on est très mal, dans les autres il n'y a jamais de place. Il y en a aussi de luxueuses mais d'un prix inabordable et qu'on réserve, en conséquence, aux personnes qui voyagent gratuitement.

On lit parfois sur certaines feuilles: "Des agents de la Compagnie ont été blessés par des objets lancés par les portières." Cela est regrettable, assurément, *mais c'est de la faute des* employés: s'ils étaient plus aimables, les *portières*, bien que les plus irascibles des femmes, ne leur lanceraient pas des bouteilles à la tête. Le geste est tout de même un peu vif!

Les *lignes* de chemin de fer sont des fils métalliques, accrochés à des champignons de verre ou de porcelaine qui poussent sur des troncs d'arbres appelés poteaux *"daily Graphic"* du nom du journal anglais qui les confectionne. Ces fils vont aux quatre coins du pays et servent à guider la marche des trains pour les empêcher d'aller à travers champs.

Les trains roulent sur du ballast, tapis de cailloux destiné à amortir la chute des voyageurs.

Pour faire pendant aux fils de fer, on a mis sur les cailloux des fils un peu plus gros appelés *rails*, posés bout à bout, ce qui facilite évidemment la marche des trains beaucoup plus que si on les avait mis à côté les uns des autres, mais malheureusement rend ces lignes beaucoup plus longues!

En route on rencontre des ponts, des viaducs, des tunnels, un tas de trucs par la faute desquels les voies ferrées doivent faire des courbes, crochets, détours, etc., qui allongent considérablement la distance, mais facilitent beaucoup les accidents. Les *ponts* sont des sortes de toits étendus sur les rivières pour abriter les poissons contre la pluie, tout le monde le sait: les *viaducs* sont des espèces de boîtes pour retenir les trains dans les lieux pittoresques et les empêcher de partir en excursion dans les ravins ce qui n'amuserait peut-être pas tous les voyageurs; les *tunnels* sont des couloirs souterrains dont l'entrée est faite d'une matière singulièrement extensible. En effet, lorsque vous voyez de loin l'entrée d'un tunnel c'est un tout petit trou noir par où ne passerait pas une souris. Plus le train approche et plus l'entrée s'agrandit de sorte que le train passe là-dedans comme dans du beurre, lui et son tuyau. Pour faciliter la sortie du train, voyez comme c'est ingénieux! on a aussi percé le tunnel à l'autre bout. Chose remarquable! Les trains ne s'arrêtent pas dans les tunnels où ils seraient pourtant si bien à l'abri.

Le long de la voie on remarque un tas d'objets d'agréments que la compagnie a plantés çà et là: des lampisteries, des bifurs et même des potences articulées pour pendre les voleurs qui emporteraient les rails dans leurs poches. Mais le plus intéressant, c'est de voir tout le long des clôtures qui longent la route des quantités de vaches dont les yeux effarés semblent dire aux voyageurs: "Tas de veaux, vous ne pouviez pas rester chez vous?"

Enfin, il y a un peu partout, ce qui oblige les trains à des parcours insensés, des bâtiments placés généralement tout près des voies ferrées, pour la commodité non pas des voyageurs mais des fonctionnaires. Ces bâtiments sentent beaucoup la ménagerie! on y voit des cages à travers les barreaux desquelles, au lieu de croûtons de pains, il faut lancer des poignées d'argent. On est convenu de les appeler: *Gares*! interjection qui signifie: Faites attention!

Or Ponteix a l'avantage de posséder un de ces bâtiments et voilà pourquoi sans doute la rue qui y conduit porte comme ailleurs le nom poétique d'Avenue du chemin de fer.

Baptêmes— Marie-Juliette-Emma, fille de Félix de Montigny et d'Elodie Bleau. Le parrain et la marraine étaient M. et Mme Raoul Desautels.

-Joseph-Adrien, fils d'Arthur Beaudoin et de Clara Côté. Parrain et marraine, M. et Mme Raoul Larochelle. Baptisé un quart d'heure auparavant cet enfant est mort durant les Vêpres, dimanche, et a été enterré le lundi.

Garçons et filles—On entend parfois demander s'il est né cette année plus de garçons que de filles. Si chacun a coupé et collectionné la petite feuille de l'*Hirondelle* qui contient l'histoire hebdomadaire de la paroisse, comme nous l'avions conseillé, il lui sera facile de faire le compte. En tous cas voici des chiffres: Sur 63 baptêmes qui ont eu lieu cette année jusqu'à la mi-septembre il y a 33 filles et 30 garçons, et, détail qui montre bien la dévotion spéciale des fidèles, sur ce nombre 25 des filles portent le nom de Marie et 26 des garçons celui de Joseph.

Visites— De passage à Ponteix le Rév. M. Benoit, curé de Wilcox, ancien procureur de l'évêché; le Rév. M. Riou, curé de Dollard, accompagné d'un de ses amis, M. Forcier.

--Mme Trottier est venue de son ranch passer quelques jours à la ville. Son fils John, soldat à Londres, donne de bonnes nouvelles et demande seulement quelques colis de viande sèche, comme souvenir de famille.

--En ballade à Ponteix, avec son ami Modool, Simon Petit, de Gergovia, ayant terminé ses battages de plusieurs milliers de minots.

—Grand mouvement de soldats et de visiteurs dans la place.

La Chance a quitté Ponteix!.. Oh là là!.. Mais rassurez-vous, il s'agit seulement de la famille qui portait ce nom. Et la preuve que la chance ne nous quitte pas, c'est que deux autres familles de six personnes viennent les remplacer: Paul Emile Brisson qui construit sur le lot 23 du Bloc 10, et M. Prieux qui va habiter la rue Murat... et puisque nous avons le père Prieur, le monastère viendra sans doute.

--M. l'abbé Fortin, appelé par Sa Grandeur nous a quittés pour devenir Curé de Souris Valley, où il sera bien reçu, ses paroissiens connaissent déjà son amabilité et son dévouement.

Mme C. Désilet est allée se promener pour un mois à Escanaba.

--G. Jessop nous est revenu de Moose Jaw inscrit dans la classe militaire C2.

AVIS

Vu les offres pressantes qui lui ont été faites, Pierre Cornet prévient ces demoiselles qu'il ne prendra en considération aucune demande en mariage si elle n'est appuyée d'une dot de 15,000 dollars, cash et sans belle-mère.

VEINARD

Calino apprend qu'une jeune personne à laquelle il fut jadis fiancé vient de devenir veuve: "—Comme j'ai eu de la chance, s'écrie-t-il, dire qu'à présent je serais mort!"

FEUILLETON DU PATRIOTE

JEAN RIVARD
LE DÉFRICHEUR
RÉCIT DE LA VIE RÉELLE

No 26 Par A. GÉRIN-LAJOIE

Notre héros crut que sa dernière heure était venue: il fit son sacrifice, mais, chose surprenante, il reprit une partie de son sang-froid et résolut de faire payer sa vie aussi cher que possible. Il tenait son couteau dans sa main droite; il l'éleva promptement comme pour se mettre en défense. La mère ourse, mugissant de fureur, se dressa de toute sa hauteur sur ses pieds de derrière, et s'élançant vers Jean Rivard, les narines ouvertes, la gueule béante, cherchait à l'écraser dans ses terribles étreintes. Trois fois Jean Rivard, par son adresse et son agilité, put éviter ses bonds furieux: pendant quelques secondes, les deux adversaires jouèrent comme à cache-cache. Il y eut une scène de courte durée, mais fort émouvante. L'animal continuait à hurler, et Jean Rivard appelait son compagnon de toute la force de ses poumons. L'intention de Jean Rivard, si l'animal, le saisissant dans ses bras, menaçait de lui broyer le crâne ou de lui déchirer le visage, était de lui plonger hardiment dans la gorge son couteau et son bras; mais ce dernier embrassement, il désirait le retarder aussi longtemps que possible.

Cependant l'implacable animal avait résolu d'en finir: il fit un nouveau bond mieux dirigé que les autres, et Jean Rivard sentit s'enfoncer dans ses deux bras les cinq ongles durs et crochus de chacun des pieds de devant de l'animal: il n'eut pas le temps de se retourner, il roula par terre sous le ventre de l'animal.... C'en était fini... O mon Dieu! s'écria-t-il, puis, d'une voix étouffée, il murmura le nom de sa mère et d'autres mots incohérents...

Il allait mourir... quand tout-à-coup un bruit de pas se fait entendre dans les broussailles, et une voix essoufflée s'écrie avec force:

"Tonnerre d'un nom!" Puis au même moment un coup de hache appliqué adroitement et vigoureusement sur la tête de l'ourse, lui sépare le crâne en deux....

C'était Pierre Gagnon qui venait de sauver la vie à son jeune maître.

Le premier hurlement de la bête avait d'abord attiré son attention; peu après il avait cru entendre une voix humaine, et il s'était de suite dirigé en courant dans la route qu'avait suivie Jean Rivard.

Il était survenu à temps; deux minutes plus tard Jean Rivard n'était plus.

Tout son corps était déchiré, ensanglanté, mais aucune blessure n'était grave. Seulement, son système nerveux, était, on le pense bien, dans une agitation extraordinaire.

Dès qu'il fut relevé, se jetant au cou de son libérateur:

"Pierre, s'écria-t-il, c'est à toi que je dois la vie! que puis-je faire pour te récompenser?

—O mon cher maître, dit Pierre, les larmes aux yeux, puisque vous êtes encore en vie je suis bien assez payé. Tonnerre d'un nom! moi qui m'amusais là-bas à chanter bêtement, tandis qu'ici vous vous battiez contre un ours. Et dire que si j'étais venu cinq minutes plus... tonnerre d'un nom!... quand j'y pense!..."

Et Pierre Gagnon, pour la première fois de sa vie, se mit à pleurer comme un enfant.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il remarqua les deux oursons. L'un d'eux voulant grimper dans un arbre cherchait à s'accrocher aux branches avec ses pieds de devant et au tronc avec ceux de derrière; Pierre l'assomma d'un coup de hache.

L'autre qui était plus petit et ne paraissait pas s'apercevoir de ce qui se passait, s'approcha tout doucement de sa mère étendue morte et dont le sang coulait sur le sol; il la flaira, puis relevant la tête, il poussa plusieurs petits hurlements ressemblant à des pleurs.

Cette action toucha le cœur de Pierre Gagnon. "Ce petit-là, dit-il, possède un bon naturel, et puisque le voilà orphelin, je vais, si vous le voulez, en prendre soin et me charger de son éducation."

Jean Rivard y consentit sans peine, et l'habitation de nos défricheurs fut dès ce jour augmentée d'un nouvel hôte.

Tout le reste du jour et toute la journée du lendemain furent employés à lever les peaux, à dépecer les chairs, à préparer la viande et la graisse des deux animaux.

La chair de l'ours est généralement considérée comme plus délicate et plus digestible que celle du porc. Pierre en fuma des parties dont il fit d'excellents jambons. Nos défricheurs firent plusieurs repas copieux avec la chair succulente de l'ourson, surtout avec les pattes, reconnues pour être un mets fort délicat: ils en envoyèrent plusieurs morceaux à leurs voisins, suivant l'usage invariable des campagnes canadiennes, à l'époque des boucheries. Le reste fut mis dans un saloir.

Quand à la graisse, Pierre la fit fondre en y jetant du sel et de l'eau, après quoi elle remplaça le beurre dans la cuisine de Louiseville, pendant une partie de l'année.

Mais ce que nos défricheurs parurent affectionner davantage, ce fut la peau de la mère ourse. Pierre en fit un lit moelleux pour son jeune maître. La peau du jeune ourson que Pierre Gagnon voulait à toute force conserver pour en abriter le premier petit Rivard qui naîtrait à Louiseville fut sur l'ordre exprès de Jean Rivard, transformée en *casque* d'hiver que son sauveur Pierre Gagnon porta pendant plusieurs hivers consécutifs.

Ces deux peaux ainsi utilisées furent gardées longtemps comme souvenirs d'un événemnet qui revint bien souvent par la suite dans les conversations de nos défricheurs et se conserve encore aujourd'hui dans la mémoire des premiers habitants du canton de Bristol.

Mais revenons à notre orphelin, ou plutôt à notre orpheline, car il fut bientôt constaté que l'intéressant petit quadrupède appartenait au sexe féminin. Pierre n'hésita pas à la baptiser du nom de "Dulcinée"; et quoiqu'elle fût loin d'être aussi gentille, aussi élégante que le charmant écureuil dont il déplorait encore la fuite, et dont l'ingratitude ne pouvait s'expliquer, il s'y attacha cependant avec le même zèle, tant ce pauvre cœur humain a besoin de s'attacher. Les petits des animaux même les plus laids ont d'ailleurs je ne sais quoi de candide, d'innocent qui intéresse et touche les cœurs même les plus froids. Il lui apportait tous les jours des fruits sauvages; il lui coupait de jeunes pousses, lui donnait même quelquefois du sucre, ce dont ces animaux sont toujours très friands; si surtout il découvrait quelque nid de guêpes ou de bourdons, il fallait voir avec quel bonheur il en apportait le miel à sa "Dulcinée". De tous les mets c'était celui qu'elle savourait avec le plus de gourmandise.

Il lui prit même fantaisie d'instruire sa jeune pupille et de l'initier aux usages de la société.

Pierre jouait de la guimbarde, ou comme on dit dans les campagnes, de la *bombarde;* il n'avait pas oublié d'apporter avec lui cet instrument, et il en jouait assez souvent, bien que Jean Rivard ne lui cachât pas qu'il préférait de beaucoup aux sons qu'il en tirait ceux de la flûte ou du piano. Peu à peu, à force de patience et de soin, il habitua Dulcinée à se tenir debout, et enfin à danser au son de la *bombarde*. Ce fut une grande fête le jour où il réussit à lui faire faire quelques pas cadencés, et s'il en avait eu les moyens il eût sans doute donné un grand bal ce jour-là.

La jeune orpheline était douée des plus belles qualités et en particulier d'une douceur, d'une docilité qui faisait l'étonnement de Jean Rivard. Sous un maître plus habile, elle eût pu sans doute devenir experte en divers arts d'agrément, et particulièrement dans celui de la danse, art pour lequel son sexe, comme on sait, déploie en tout pays une aptitude très prononcée. Mais notre ami Pierre Gagnon ne savait ni valse ni polka ni même de quadrille, et ne pouvait, avec la meilleure volonté du monde, enseigner aux autres ce qu'il ne savait pas lui-même.

Il réussit parfaitement toutefois à s'en faire une amie qui ne l'abandonnait ni jour ni nuit, le suivait partout, au bois, au jardin, à la rivière, et montrait pour lui l'affection, l'obéissance et les autres qualités qui distinguent le chien.

XVII.

LA RÉCOLTE

Je te salue, ô saison fortunée,
Tu viens à nous de pampres couronnée
Tu viens combler les vœux des laboureurs.
. . . .
La moisson mûre, immobile, abondante,
Appesantit sa tête jaunissante;
Aucun zéphir ne vole dans les airs
Si quelque vent fait sentir son haleine
Des vagues d'or se roulent dans la plaine
. . . .

LÉONARD

Ceux-là seuls qui tirent leur subsistance des produits de la terre comprendront avec quelle douce satisfaction, quelle indicible jouissance Jean Rivard contemplait ses champs de grain, lesquels sous l'influence des chauds rayons du soleil d'été, prenaient de jour en jour une teinte plus jaunissante.

(A Suivre)

LE ROSAIRE

Le rosaire selon l'enseignement des Souverains Pontifes a été révélé par la Très Sainte Vierge elle-même à Saint-Dominique au XIIIième siècle comme moyen le plus efficace de lutter contre l'hérésie des Albigeois.

Cette prière, qui a sauvé la foi chrétienne il y a sept siècles, convient également à l'heure actuelle où la victoire et la paix sont si ardemment désirées. La T. Ste. Vierge elle-même est venue en rendre témoignage. Elle apparut à La Salette en 1846, annonçant son désir d'être invoquée par le Rosaire. Douze ans plus tard, Marie revint préciser encore son désir par les apparitions de Lourdes. Une troisième fois la reine du ciel apparut à Pontmain en 1870. Elle y compléta son instruction en montrant combien le Rosaire la glorifie.

Voici les quinze promesses de la Sainte Vierge aux enfants du Rosaire.

1o—La dévotion du Très Saint Rosaire est un *grand signe* de prédestination.

2o—Quiconque récitera pieusement le Rosaire et persévérera dans cette dévotion, verra ses prières exaucées.

3o—Ceux qui propageront mon Rosaire seront secourus par moi dans tous les maux.

4o—Persévère dans mon Rosaire et je subviendrai à tes besoins et à ceux de toutes les âmes qui me servent par cette pratique de piété.

5o—Celui qui récite pieusement le Rosaire, en méditant les mystères, se convertira s'il est pécheur.

6o—Ceux qui récitent le Rosaire trouveront pendant leur vie et à leur mort réconfort et lumière.

7o—Celui qui se recommande à moi par le Rosaire ne périra point.

8o—A ceux qui récitent mon Rosaire, je promets ma protection spéciale.

9o—Prêche le Rosaire: c'est une arme très puissante contre l'enfer, et un bouclier impénétrable contre les traits de l'ennemi.

10o—Quiconque récitera dévotement le Rosaire croîtra en grâce, s'il est juste, et deviendra digne de la vie éternelle.

11o—Je promets des grâces de choix aux dévots de mon Rosaire.

12o—Je veux que ceux qui chantent mes louanges par le Rosaire aient lumière, liberté et plénitude de grâces.

13o—Les vrais dévots du Rosaire ne mourront pas sans sacrements, ne perdront pas la connaissance et la parole avant de s'être confessés.

14o—Je suis spécialement la Mère des enfants du Rosaire qui sont dans le Purgatoire; tous les ans j'en délivre plusieurs.

15o—Les vrais enfants de mon Rosaire jouiront d'une grande gloire dans le Ciel.

Plusieurs souverains Pontifes ont enrichi le rosaire de nombreuses indulgences. Le Saint Pape Pie IX voyant dans le rosaire un des moyens de salut pour les âmes: "Je fonde sur le rosaire, dit-il à maintes reprises, mes plus chères espérances pour le triomphe de la Ste Eglise."

Léon XIII a fait pour la propagation de cette dévotion plus encore que ses prédécesseurs, puisque l'histoire lui a décerné le titre glorieux de pape du Rosaire. De même qu'on ne peut aller au Père que par le Fils, on ne peut arriver au Fils que par sa mère. Le rosaire est devenu la prière par excellence, ayant sa fête à part et des plus solennelles. Enrichi d'indulgences sans nombre, il constitue après la sainte Messe, le plus puissant secours de l'Eglise souffrante du Purgatoire, parce que c'est la prière officielle de l'Eglise à Marie.

Pie X le pape de l'Eucharistie, a confirmé dans son encyclique de 1877 les actes de son prédécesseur, en ajoutant "Le rosaire, prière par excellence, prière de tous, du savant et de ceux qui ne savent pas lire, prière du pécheur repentant et de l'apôtre consommé dans la vie surnaturelle".

Inspiré par un même enthousiasme le souverain Pontife Benoît XV écrivait au P. Becclu le 18 septembre 1915: "Que le peuple chrétien tienne pour certain que le Rosaire est la plus belle fleur de piété humaine, la plus féconde source des grâces célestes".

"Le rosaire, dit Saint Pie V, est une manière de prier Dieu facile et à la portée de tous. Le rosaire se compose des quinze principaux mystères de la vie de Jésus et de Marie: mystères joyeux, douloureux et glorieux; il consiste à réciter quinze dizaines d'*Ave Maria* chacune précédée d'un *Pater* et suivie du *Gloria Patri*. Par un décret du 8 janvier 1908, le pape Pie X recommande de faire suivre chaque *Gloire soit au Père* de l'invocation: "Gloire, amour et reconnaissance au Sacré Cœur de Jésus", à laquelle on répond: "Maintenant, partout et toujours".

La méditation sur chaque mystère consiste à réfléchir avec son esprit et son cœur sur ce qu'ils renferment pour nous d'enseignements et d'exemples. Cette méditation ne requiert qu'un pieux regard de l'esprit sur le mystère énoncé et un élan affectueux du cœur. Ce simple regard de l'humble chrétien qui ne prétend pas raisonner mais voir et apprendre lui fera connaître plus de divines choses que les livres des savants.

"Ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent", disait D. Cortès. "Les mains levées, dit Bossuet, enfoncent plus de bataillons que celles qui frappent". Si nous voulons la paix et la victoire il faut prier. La prière est la respiration de l'âme, elle console toutes les douleurs. La grâce ou le secours de Dieu loit être le prix de notre persévérance à la demander. "Il faut toujours prier sans jamais se lasser", disait Notre-Seigneur. Dans le rosaire, chaque mystère qui passe apporte un nouvel argument le prière. on ne peut plus puissant sur le cœur de la Ste-Vierge.

On peut diviser le rosaire: le lundi et le jeudi, les mystères joyeux: le mardi et le vendredi, les mystères douloureux: le dimanche, mercredi et samedi les mystères glorieux. Ceux qui ont l'avantage et le bonheur d'assister à la messe sur semaine trouveront là un excellent moyen de s'associer au prêtre durant le Saint-Sacrifice. C'est la meilleure prière comme préparation à la communion et comme action de grâces.

Reste l'objection de l'Archiconfrérie des gens qui n'ont "pas le temps".

La récitation d'un chapelet en entier, à haute voix, prend cinq à sept minutes. Une personne seule peut réciter le rosaire en entier, avec méditation, dans environ vingt à trente minutes et cela sans nuire aucunement à son travail temporel.

Un homme d'Etat accablé d'affaires demandait à un évêque lui-même surchargé de besogne le secret de sa sérénité constante et des admirables résultats de ses œuvres. Voici sa réponse: "A tous vos occupations, cher ami, ajoutez encore une demi-heure de méditation chaque matin. Non seulement vos affaires seront expédiées mais vous trouverez encore le loisir d'en réaliser de nouvelles".

Quand le rosaire aura infusé à toutes nos œuvres catholiques la même foi vive et le même ardent amour de Jésus et de Marie puisé dans la méditation assidue et régulière des mystères de leur vie, ce sera le moment de la victoire contre les hérésies de l'univers, ce sera le triomphe de l'Eglise et le règne du Sacré Cœur.

CLOVIS

Que pensez-vous de la France?

Conclusion d'un article de Mgr Baudrillart, dans le *Bulletin de Propagande française*:

Regardez! voyez! Presque tous les peuples du monde viennent à nous, persuadés de la justice de notre cause, qui est celle de la liberté du monde, oui sans doute; mais aussi pleins d'admiration pour ce peuple qui, depuis quatre ans, a supporté et accompli de si grandes choses; c'est autour de nous qu'ils se rangent: c'est notre Foch qui coordonne tous leurs efforts. Il en était qui jadis avaient osé qualifier la France de nation pourrie; et maintenant cette nation soi-disant pourrie est le noyau autour duquel s'agrègent les parties les plus saines et les plus vigoureuses de l'humanité. Elle-même à leur contact prend une santé et une jeunesse nouvelles. Oui, vous tous, regardez et voyez! Descendez au fond de vos consciences et, faisant litière de préjugés surannés, dites-nous aujourd'hui ce que vous pensez de la France!

Le prix de la farine augmente

Le comité des meuniers, qui représente l'industrie meunière au Canada, à une réunion tenue à Winnipeg, a confirmé la liste des prix pour la farine de cette année, avec une augmentation de 50 sous par baril. Le nouveau prix sera $10.85 le baril.

Encouragez nos annonceurs

PRINCE-ALBERT

Le Révérendissime Père abbé Bruno pourra administrer la confirmation

A la demande de S. G. Mgr Pascal, O.M.I., évêque de Prince-Albert et en raison de l'état de santé du vénéré prélat, le Saint-Siège a bien voulu accorder au Révérendissime Père abbé Bruno Doerfler, de Muenster, vicaire général du diocèse, la faculté d'administrer le sacrement de confirmation.

A. C. F. C.

Tous les membres du Cercle local de l'Association Catholique Franco-Canadienne sont cordialement invités à une réunion qui se tiendra le jeudi 3 octobre, à huit heures du soir, dans la salle paroissiale.

On y discutera d'importantes questions, entre autres un programme de soirées pour la saison d'hiver. Le bureau de direction compte que tous les Franco-Canadiens seront présents.

Vendredi prochain, de 10 h. à midi, à l'hôtel de ville se tiendra une assemblée des électeurs du district d'école séparée catholique à l'effet de nommer deux commissaires, en remplacement de MM. George Russell et Alfred Paré qui ont quitté Prince-Albert. Les deux candidats actuellement sur les rangs, qui seront sans doute élus par acclamation, sont MM. Louis Valade et C. A. Fournier.

L'inspecteur du bureau des vivres a visité la ville la semaine dernière. Deux propriétaires de café, pris par lui en défaut, ont été condamnés à une amende de $103 chacun.

Mlle Sarah McNeil, du Nouveau-Brunswick a été admise au noviciat des Dames de Sion à Prince-Albert. La cérémonie de vêture eut lieu dimanche à la chapelle de l'Académie. La nouvelle novice porte en religion le nom de Sr Mary Antona.

De passage, M. l'abbé Boucher, missionnaire colonisateur de l'Alberta.

Le 15 octobre prochain sera tenu à Paris un congrès de toutes les nations alliées de l'Europe Centrale. Ce congrès fera suite à celui tenu à Rome le premier avril dernier, par les nations oppressées par l'Autriche. On y étudiera la reconstruction de l'Europe centrale sur les bases des différentes nationalités, l'étude des relations futures et intérêts politiques, et finalement le règlement qui succédera au régime autrichien sera réglé sur une entente politique avec les Alliés et les nations libres.

NOUVELLES de PARTOUT

Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul, Minn., est mort après une longue maladie, à l'âge de 85 ans. Né en Irlande, il était venu enfant en Amérique. Après avoir fait ses études en France, où l'avait envoyé le premier évêque de Saint-Paul, il avait pris part à la guerre civile, d'abord comme soldat, puis comme aumônier. Ses prédications en faveur de la tempérance l'avait rendu célèbre dans tout le pays. Mgr Ireland avait été nommé évêque en 1875 et archevêque en 1886.

—On a inauguré à Montréal le grand tunnel de trois millions de dollars que vient de construire le Canadien Nord à travers le Mont Royal. La construction en a duré six ans.

—M. C. E. Bonin, ancien consul de France à Montréal, a quitté ces jours-ci le Canada pour se rendre en Perse, où il sera ministre plénipotentiaire de France. Son successeur est M. Henri Ponsot.

—Tous les cardinaux de l'Amérique du Nord, y compris le cardinal Bégin, ont assisté aux funérailles du cardinal Farley, archevêque de New York.

—La grippe espagnole sévit en plusieurs endroits de la province de Québec à l'état d'épidémie, notamment à Nicolet, où le séminaire, le couvent de l'Assomption et l'Ecole Normale ont renvoyé leurs élèves. Cette maladie nouvelle, qui est fort violente et parfois mortelle, a été apportée au pays par les soldats.

—La taxe sur les amusements à Montréal a produit la forte somme de $70,000, depuis le mois de janvier jusqu'au mois de juin. Croirait-on que nous sommes en guerre!

—Le Dr Lucien-Robert Jérôme, représentant du Royaume-Uni près de l'Equateur, a demandé à être relevé de ses fonctions pour entrer au noviciat des pères Franciscains, au couvent de l'Ara Coeli. Il est âgé de 48 ans et depuis 27 ans dans le service diplomatique.

—La police provinciale se propose de faire observer rigoureusement le repos du dimanche pendant la saison des battages. Les cultivateurs sont prévenus qu'on ne tolérera pas, cette année, le travail dominical, comme cela s'est fait les années précédentes. La température est d'ailleurs très favorable pour sauver tout le grain à temps.

—Les fermiers de l'Ontario s'organisent. Ils viennent de former une compagnie au capital social de $500,000 divisé en 20,000 actions de $25 chacune. Cette compagnie publiera un journal hebdomadaire. Elle s'occupera aussi de la fabrication de la pulpe et du papier.

L'Université américaine de Yale vient de décerner le prix Howland au peintre breton Le Mordant, qui, étant officier, a héroïquement perdu la vue sur le champ de bataille. Le prix Howland, est destiné à récompenser un citoyen de n'importe quel pays en reconnaissance d'une oeuvre marquante, de littérature, art et science, de haut idéalisme. La décision de l'Université d'Yale est motivée en termes chaleureux, invitant le glorieux artiste à venir recevoir son prix en Amérique.

LES MARCHES

Le marché aux bestiaux

PORCS—

Truies	$13.00
Verrats	$13.00
Légers	$17.00
De choix	$19.00

BOUVILLONS—

Pesants de choix	$12.00 à $13.00
Assez bon	$11.00 à $12.00

VACHES—

De choix pour boucherie	$8.25 à $9.00
Passables	$7.00 à $8.00
Ordinaires	$6.00 à $7.00
Conserve	$5.00 à $5.25
Laitières	$75.00 à $110.00

GENISSES—

De choix pour boucherie	$9.00 à $9.50
De choix pour élevage	$7.50 à $7.75
Passables	$7.00 à $7.50

ANIMAUX MAIGRES (Stockers et feeders)—

De choix, pesants	$9.50 à $10.00
De choix légers	$7.50 à $7.75

TAUREAUX—

De choix	$7.00 à $7.50
Bons	$6.50 à $7.00
Ordinaires	$5.50 à $6.25

BOEUFS—

De choix	$7.50 à $8.00
Passables	$7.00 à $7.50
Moyens	$6.00 à $6.50
Ordinaires	$5.00 à $5.50

VEAUX—

De choix, légers	$9.00 à $10.00
De choix, pesants	$8.00 à $8.50

BREBIS ET AGNEAUX

Agneaux de choix	$15.00 à $15.50
Brebis	$11.00 à $12.50
Béliers	$13.00 à $14.00

D. COUGHLIN & CO

MARCHE AUX BESTIAUX de Prince-Albert (P. Burns & Co.

MARDI 2 OCTOBRE 1918

Bouvillons de choix à partir de 1.200 livres	12c
Bons bouvillons de boucherie de 1.100 à 1.200 livres	11c à 12c
Bouvillons de boucherie moyens de 900 à 1000 livres	9c
Bouvillons à engraisser	9 à 9½
Bouvillons maigres	6 à 8½
Génisses de choix	8 à 9
Bonnes génisses de boucherie au-dessous de 1000 livres	7 à 8c
Vaches de choix au-dessous de 1000 livres	8 à 8½
Vaches moyennes	6 à 8
Boeux de choix	8 à 8¾
Boeux communs	5½ à 8
Verrats de choix	8 à 9
Verrats communs	5½ à 6½
Porcs	18
Veaux	7 à 9
Béliers	12 à 12½
Brebis	10½ à 11¼
Agneaux	13 à 14

Le marché aux grains Winnipeg

AVOINE—	
No. 2 C. W	88
ORGE—	
No. 3 C. W	105
No. 4 C. W	100
LIN—	
No. 1 N. W. C	43½

Prince Albert

BLE—	
No. 1 nord	203
No. 2 nord	198
No. 3 nord	193
No. 4 nord	176
No. 5 nord	143
AVOINE	85c
ORGE	$100 à $1.40
FOIN la tonne	$10.00 à $15.00
MOULEE, 100 lbs	$1.85
SON, 100 lbs	$1.85
BEURRE, la livre	40c
OEUFS, la douz	40c
CAROTTES, le minot	$1.10
NAVETS, le minot	$1.00
POULET, la livre	35c
PORC, la livre	20c
MOUTON, la livre	25c
BOEUF, la livre	16c
AGNEAU, la livre	22c
VEAU, la livre	23
POMMES DE TERRE, 8 livres	25c

PETITES ANNONCES

Vingt-cinq mots ou moins, 25 sous. Un sou par mot supplémentaire. Quatre insertions pour le prix de trois. La copie devra être écrite très lisiblement et être accompagnée du prix de l'annonce.

OUVRIER CHARPENTIER - On demande un bon ouvrier charpentier pour travailler à l'église Saint-Joseph, Prince-Albert Est. S'adresser au R. P. Danis, curé.

A VENDRE—Un quart de section de section de bonne terre, avec maison, étables, grainerie, deux bons puits; Une partie clôturée pour pâturage. 3½ du village de Howell.
Prix $2.700, $1.000 comptant. Roulant de ferme et chevaux à vendre séparément. Joseph Pérouze, Howell, Sask. 27—30

A VENDRE—A Dumas, Sask. 3 lots et une construction aménagée servant actuellement de magasin général. Pour tous renseignements supplémentaires s'adresser au seul propriétaire, Charles Dupont, Fenn, Alta. 23—31p.

ON DEMANDE— Un jeune garçon pour aider un cordonnier. Bonne occasion pour apprendre un métier. S'adresser à C. Courtois, 71, rue de la Rivière, Prince Albert, Sask. 29-32

BARBIER - On demande un barbier d'expérience, parlant l'angais et le français. Salaire de $20 par semaine et plus en raison de la valeur de l'homme. Emploi permanent. S'adresser à Casier 3, Patriote de l'Ouest, Prince Albert, Sask. 29-32

SAFETY FIRST.—Quelques agents pour vendre nos allumeurs à pipes, fonctionnant par friction avec pierre à feu.—100 p.c. d'économie.—Beaucoup plus propre et meilleur marché que les allumettes. Echantillon envoyé franco contre 35 cents à toute personne qui en fera la demande au Canadian American Novelty Co. Edifice Dandurand, Montréal, P. Q. 30

A VENDRE.— Bonne occasion: départ de prairie. 2 milles du village et station, 160 âcres, 72 en culture, 88 en pâturage dont 70 de première qualité pour la culture, tout clos à 2 et 3 fils. Eau source abondance. 1 maison "logs" 20x16, 2 écuries 24x22, 2 graineries 22x20. 1 poulailler 16x12. Vendrait stock; conditions faciles. S'adresser: E. Ronceray, St-Brieux, Sask., 30-32

AVIS

M. Adélard Fournier, ayant cessé de boulanger pour le temps de la guerre, avertit ses clients qu'il trouveront du pain chez M. Isaïe Lalonde et de la farine chez lui en tout temps.